
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARY
Michigan State
University

~~IL: 55434243 (3)~~

~~AUG 07 2009~~

LIBRARY
Michigan State
University

~~IL: 55434243 (3)~~

~~AUG 07 2009~~

LES
IOYEVSETEZ

Faceries

Et Solastres Imaginations

DE

**Caresme Prenant, Gauthier Garguille, Guillot Goriu,
Roger Bontemps, Turlupin, Tabarin, Arlequin,
Moulinet, etc.**

Et se vend

CHEZ TECHENER, LIBRAIRE,

Tenant sa Boutique

PLACE DU LOUVRE, N. 12.

—
MDCCCXXXI.

SOIXANTE ET SEIZE EXEMPLAIRES.

N° 30.


M. DE MEIXMORON.

Imprimerie de Henri Duvvr, rue de la Monnoie, n. 11.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS LE VOLUME.

1. *Avis des trois Bibliophiles.*
 2. Procès nouvellement intenté entre les Sauteurs et les Courtisans de nécessité, etc.
 3. Règlement d'accord sur la Preseance des Sautiers et des Cordonniers.
 4. Les grands Status et Ordonnances de la grande confrerie des Saouls d'Ouurer, etc.
 5. Le Discours du Trespas de Vert Ianet.
 6. Le Compte du Rossignol.
 7. La Surprise et Fustigation d'Angouleuent ,
 poème heroïque adressé au comte de Per-
mission, etc.
-



AVIS

DES TROIS BIBLIOPHILES.

146, Parmi les pièces composant ce Recueil, nous signalons à la curiosité des amateurs le Trespas de Vert-Ianet, qui rappelle la poésie et les facéties de Villon; le Compte du Rossignol, par Gilles Corrozet, récit charmant que Voltaire avait sous les yeux en crayonnant une des plus jolies scènes de Ce qui plaît aux Dames; enfin la Surprise et Fustigation d'Angoulemeut, anecdote licencieuse qui ressemble aux Contes de Boccace, et dont le héros occupait, sous Henri IV, le trône de la sottise, avec le titre de Prince des Sots.

Voici en peu de mots l'histoire de cette dignité :

Pierre Gringore, inventeur des Soties, petites farces satiriques et dramatiques qui datent du règne de Louis XII, publia presque toutes ses pièces sous le nom de Mère sotte. Ses successeurs plus ambitieux prirent le titre de Prince des Sots. La Mère sotte et le Prince des Sots sont les deux principaux personnages de son théâtre.

Le Prince des Sots ou des Foux avait des courtisans et des officiers : il courait les rues dans un costume bizarre, et paré de tous les attributs de la sottise. Il est probable qu'Angoulemevent se montra digne de sa haute fortune, puisque son nom se trouve cité dans les deux ouvrages les plus spirituels du siècle : la satire Menippée et la Confession de Sancy.

Les registres du Parlement attestent sa gloire, et consacrent en quelque sorte sa légitimité. Nous ne raconterons pas les circonstances qui obligèrent le Prince des Sots à invoquer la justice de ce grand

III

corps de l'État. Il suffit de savoir qu'un célèbre avocat, Julien Peleus, plaida vivement et savamment sa cause, et que le Parlement rendit arrêt. Ce fut l'apogée de la gloire du Prince des Sots, et son aventure fit tant de bruit que plus de quatre ans après (1612), les comédiens de l'hôtel de Bourgogne imaginèrent d'en égayer le placet qu'ils adressèrent à Louis XIII contre les privilèges des confrères de la passion. Voici ce curieux fragment :*

*« Si on espluche leur confrairie , on trouvera
» qu'anciennement le chef se qualifioit Mere Soue,
» et depuis Prince des Sots , iusqu'au regne d'An-
» gouleuent qui a fait encore depuis quinze ans
» esclater hautement ce titre dans le Parlement,
» avec ces beaux eloges que son aduocat lui donna ,
» disant : que c'estoit vn Prince qui portoit la peste*

* Voyez le Plaidoyé sur la principauté des sots avec l'arrêt de la cour interuenu sur icelui, Paris, 1608, in-12.

» et la ruine des poëlons et des marmites : qu'il
 » estoit né et nourri dans la confrairie des grosses
 » bestes, qu'il n'auoit iamais estudié qu'en la philo-
 » sophie cynique, qu'il n'estoit sçauant qu'en la
 » faculté des Bas-Souhais, que c'estoit vne teste
 » creuse, vne ooucourde esuentée, vuide de sens
 » comme vne canne, vn cerueau desmonté qui
 » n'auoit ni ressort, ni roué, et dont la teste se
 » changeoit comme la lune ; bref, qu'il estoit si sot
 » qu'on en pouuoit faire le dieu des Stoïciens. »

Nous n'ajouterons rien à ces éloges. Toutefois,
 il est bon de remarquer qu'après Angoulemeut per-
 sonne n'en a mérité de semblables puisqu'il est
 le dernier qui ait porté le titre de Prince des
 Sots.

La Fustigation d'Angoulemeut est dédiée au
 comte de Permission, personnage facétieux qui,
 vers la fin du règne d'Henri IV, distribuait sur le
 Pont-Neuf des petits livrets satyriques et prophéti-
 ques, dont le recueil devenu rare est aujourd'hui

très-recherché des amateurs *. *La vie et les aventures du comte de Permission se trouvent dans les livrets 72 et suivans de ce recueil.*

Quant à l'auteur de cette Facétie, son nom nous est inconnu. Le titre grotesque d'*Archi-poète des pois pilés* indique le genre de son esprit, et rien de plus. On sait que les jeux des pois pilés étaient des espèces de comédies mêlées de sérieux et de burlesque, dont l'invention remonte au règne de Louis XI ou de Louis XII. S'il faut en croire La Monnoye, ce nom leur fut donné par mépris pour exprimer leur peu de valeur, tels que sont des pois pilés dont il ne reste que la peau **. De là le quolibet populaire de *Reine des pois pilés pour*

* Voyez le Recueil de toutes les OŒuvres de Bernard de Bluet d'Arbères, comte de Permission, chevalier des ligues des trize cantons suisses, etc., in-12, avec quelques figures gravées en bois, 103 livrets imprimés séparément. (L'exemplaire de Mac-Carthy contenait de plus les livrets 141 à 173).

** Jugement des savans par Baillet, édit. de La Monnoye, t. 4, p. 432, note 1. Voyez aussi les Aventures du baron de Faneste, l. 3, ch. 10; et le Moyen de Parvenir, ch. 29 et 30.

*exprimer une bourgeoise qui veut faire la grande dame, une reine de théâtre. D'Assoucy, dans son Voyage d'Italie *, parle d'une de ces farces des Pois pilés dont un exemplaire fut vendu vingt pistoles, et où, s'il faut l'en croire, Jésus-Christ prenait congé de saint Mathieu en ces termes :*

« LE CHRIST. *Adieu, Mathieu.*

» MATHIEU. *Adieu, Adieu.*

» LE CHRIST. *Prends ta lance et ton espieu, et t'en vas en Galilee.*

» MATHIEU. *Prendrai-je aussi mon espee?*

» LE CHRIST. *Et quoi donc?*

» MATHIEU. *Adieu donc.* »

Ce petit échantillon explique le mot du cardinal Duperron en parlant de Jodelle dont il n'aimait pas les pièces : que c'étaient des vers de pois pilés.

* Aventures d'Italie, p. 322.

PROCEZ

NOVVELLEMENT INTENTE

ENTRE

Messieurs les Sauteurs sauteurs de la ville
et faux-bourgs de Paris, et les Courtisans
de la Necessité,

AVEC

Les Plaidoyez de part et d'autre,

Et le Jugement intervenu
entre les Parties.

A PARIS.

M. D. C. XXXIII.



PROCEZ

NOVVELLEMENT INTENTÉ.



AR deuant nous Thalbot Grimaut,
docteur es loix d'Arcadie, lieutenant
general et particulier du siege de souf-
france, tenu à la Pierre de Bois, le trois cens
soixante et douziesme iour de l'année 4645, est
comparu pardeuant nous maistre Robinet Meni-
goust, procureur de la communauté des mar-
chands, vendeurs et loueurs de cheuaux en ceste
ville et faux-bourgs de Paris, d'une part : deman-

deurs aux fins de l'exploit donné, à leurs requestes, aux maistres Sauatiers sauatans de ceste dite ville et faux-bourgs de Paris, par Romanet Grip-part, sergent ordinaire en ce siege, le trois cens soixante et dixiesme de la presente année;

Et maistre Houppe Iean Chamart, procureur desdits Sauatiers sauatans, deffendeurs.

PLAIDOYÉ

DES MARCHANDS DE CHEVAUX.

DANS laquelle instance ledit Menigouste audit nom, par son Plaidoyé, nous auroit remonstré que, suiuant la loy de Iustinian, Codicis parag. 572 libri 9, il n'y auoit aucune apparence ny sorte de raison que les Sauatiers sauatans fissent vn si grand et inestimable trafic de vielles bottes, sans que dans iceluy trafic il n'y aye quelque caballe (et disant iusques à ce point de tromperies) qui ne peut estre qu'elle ne soit grandement preiudiciable au general et au particulier, et dont les apparences en estoient toutes manifestes, et aussi que par raison lesdits maistres Sauatiers sauatans ne peuent (ainsi que dit est) vendre et debiter

vn tel nombre de bottes sans cheuaux, et que bien que ce soit le trafic ordinaire des demandeurs, neantmoins qu'ils n'en faisoient aucune rente, ny mesme aux louages, ce qui leur apportoit vn tres notable preiudice pour les raisons qui s'ensuiuent.

Sçauoir : Que les marchands de foin, de paille et d'auoine, venant en ceste ville pour vendre leurs denrées, arriue le plus souuent, qu'en attendant leurs basteaux à venir, se mettent à leur promener par la ville et fauxbourgs de Paris, lesquels voyant vn si grand nombre de personnes de toutes tailles bottez (ne sçachant encore la coustume des Courtisans de la necessité), iugent par là qu'il doit y auoir du moins autant de cheuaux, sans mettre en ligne de compte les asnes et tout ce qui s'ensuit. Ce qui fait que le plus souuent, par certaines intrigues, lesdits marchands forains se mettent dans vn instant à rencherir leurs dites marchandises de foin, de paille et d'auoine, et ce faisant contraignent les

demandeurs de les achepter à leur mot, ou bien
 il faudroit que leurs cheuaux se contentassent par
 iour de deux ou trois brasses de murailles (ordi-
 naire qui est comme iournaliere aux pauvres
 cheuaux que l'on met en pension), ce qui re-
 garde, comme dit est, grandement le general et
 le particulier. Sur quoy ledit Menigouste auroit
 conclu et requis, audit nom, qui lui fust permis
 d'informer de tous et vns chacuns les stratages-
 mes et caballes desdits Sauatiers sauatans, à
 celle fin que, sur les informations qui en pour-
 ront estre faictes, ordonner ce que de raison. Et
 que cependant deffences leur seront faictes de
 ne vendre desdites bottes crottées et autres, à
 aucune personne de quelque qualité et condition
 qu'ils puissent estre, qu'au prealable les cheuaux
 ne precedent lesdites bottes, sur peine de cin-
 quante quatre mille six cens soixante et treize
 liures d'amende, et confiscation du pot à la
 graisse, et de tout le saint Crespin, non-obs-
 tant opposition ny appellation quelconque.

PLAIDOYÉ

DES SAVATIERES SAVATANS, DEFFENDEURS.



POUR deffence de quoy ledit Houppé
Jean, procureur desdits maistres Saua-
tiers sauatans, nous auroit sauatique-
ment remonstré que la commodité des vielles
bottes crottées et autres estoient tres vtils et ne-
cessaires pour le public, et notamment pour ceux
qui ne sont pas plus fournis d'argent qui ne leur
en faut, et, qu'outre que lesdites bottes sont
grandement vtils pour la santé du corps, espar-
gnent particulièrement aux Courtisans de la ne-
cessité beaucoup de despense qu'ils seroient con-
traints de faire, et de s'incommoder d'ailleurs,
n'estoit la commodité desdites bottes, et que
pareille chose auroit esté par cy devant iugée

à l'encontre des Marchands merciers du palais et autres, qui s'opposèrent, ainsi que les demandeurs, à l'vsage desdites vielles bottes (dans laquelle instance les Courtisans de la nécessité seroient interuenus en cause, comme y ayant vn tres notable interest), remonstrant lesdits merciers pour leur profit particulier, que cet vsage les frustrast de la vente d'un grand nombre de bas de soye, iartieres, roses et autres denrées, ce qui leur estoit maintenant grandement preiudiciable leur ostant les moyens de viure. Contre laquelle opposition il fut soustenu en plaine audiance, par les maistres Sauatiers sauatans, qui pour lors estoient en charges pour les communautéz sauatantes de ladite ville et fauxbourgs de Paris : Que bien que l'vsage des bas et larges iartieres estoit aucunement necessaire pour deffendre en quelques sortes les crottes, que les bottes faisoient tout cela, et encore dauantage, avec beaucoup de moindres fraiz, et qu'outre icelles auoient la propriété de cacher quelques fois vn petit loup,

ce que ne peut faire vn bas, en telle sorte que lesdits maistres Sauatiers sauatans furent renuoyez absouz de la pretendue opposition desdits Marchands merciers du palais et ailleurs, avec despens.

D'autre part que lesdits marchands, vendeurs et loüeurs de cheuaux, estoient tres mal fondez en leurs pretendues demandes, attendu que lesdits Sauatiers sauatans ne les veulent troubler ny anticiper dans leurs exercices de maquignonage, et que, pour ce qui est de la vente desdites vielles bottes sauatées, il leur est permis de ce faire par iugement contradictoirement donné contre les maistres cordonniers de ceste dite ville. A la charge toutes fois de ne les vendre ailleurs que dans les rues de la Sauaterie et de la Potterie, pres les Hasles, et les iours de mercredy et samedi de chacune sepmaine le long des Pilliers d'icelles Hasles, lequel iugement ils obseruent de point en point selon sa forme et teneur.

Et que quant à ce que les parties aduerses alle-

guent qu'une telle abondance de bottes est la seule cause que les marchands forains rencherissent le foin, la paille et l'avoine, que ce n'estoit nullement de leurs fautes, mais bien d'un nombre infiny d'asnes à courtes oreilles, qui de toutes parts arriuent en ceste ville et fauxbourgs, lesquels, faute de chardons, sont contraints de manger la pasture des cheuaux, et partant a conclu et requis d'estre renuoyées absouz de l'assignation à eux donnée avec despens, et que defences seront faictes à toutes personnes, de quelques qualité et condition qu'ils puissent estre, de les inquieter, ny troubler en aucune façon et maniere que ce soit en leur trafic de maistres Sauatiers sauatans, icy et ailleurs, sur peine d'auoir du tire-pied lorsqu'ils passeront par les rues de la Sauaterie et Potterie de ceste dite ville, *criant le pot à la graisse.*

INTERVENTION ET PLAIDOYÉ

DES COURTISANS DE LA NECESSITÉ.



MAQVOX seroit interuenu d'autre part, maistre Brebion Frippart, procureur en ce siege, fondé de procuration des Courtisans de la necessité, qui ont esleu leur domicile, tant sur le Pont Neuf qu'aux quatre coings et au milieu de ladite ville et fauxbourgs de Paris, lequel dit Brebion Frippart auroit requis audit nom d'estre receu partie interuenante avec lesdits Sauatiers sauatans, à l'encontre des marchands, vendeurs et loüeurs de cheuaux, et, pour ces raisons, nous auroit remonstré, par son Plaidoyé, que, bien que lesdits Sauatiers sauatans auroient debattu leur cause, *in utramque partem, pro et contra*, et sauatiquement desduit, que

l'incommodité de la grande confusion des boües qui sont en toutes saisons en ceste dite ville et fauxbourgs de Paris, estoit la seule cause qu'on se sert de vieilles bottes pour resister à icelles. Et que, pour leur particulier, ils auoient vn tres notable interest d'interuenir dans ladite instance, et s'opposer directement comme de present ils s'opposent à la requisition desdits marchands, vendeurs et loüeurs de cheuaux, et pour leur cause d'oppositions, ledit Frippart, procureur audit nom, nous aüroit encore remonstré que les sieurs Courtisans de la necessité auroient plustost trouué vingt sols ou demy escu, pour leur auoir vne paire de bottes, que quarante ou cinquante escus pour vn moyen bidet. Ioint aussi que les bottes leur sont grandement vtils pour leur espargner des souilliers (et quelques fois des bas de chausses, attendu la necessité de laquelle par obedience ils font profession), et encore pour leur garantir des crottes à quoy les bas de chausses, etc., ne scauroient resister, et espargner d'autre

part le foin et l'auoine qu'il faudroit pour vn cheual, sans mettre en ligne de compte l'entretien et la nourriture d'un garçon pour le pencer.

Et que ce qui estoit le plus considerable pour eux, c'est que, par le moyen des bottes (quant bien ils n'auroient point de cheual), vn courtisana botté et esperonné, quoiqu'il n'aye point de cheuaux, ainsi que dit est, cela n'importe, l'estable en est plus nette.

Que très mal appropos et sans raison, lesdits marchands, vendeurs et loïeurs de cheuaux, vouloient, contre la mode presente, empescher l'vsage et commodité desdites bottes. Ce qui seroit vn tres notable interest, tant au general qu'au particulier, attendu que lesdites bottes neufues, vielles, crottées et autres, seruent en tout temps pour aller à pied sans cheual, et aussi que c'est vn traict d'espargne prouenant de l'innuention des beaux esprits.

Alleguant, dans son Plaidoyé, la question de ce qu'on accusoit autrefois Platon de follie pour

estre descendu de cheual aussitost qu'il y fut monté, et que ladite question fut que ledit Platon n'auoit point de bottes, et que par consequent elles estoient donc necessaires, ledit Frippart audit nom, pour les Courtisans de la necessité, auoit souuent soustenu contre les parties aduerses qu'un courtisan ne doit aller à cheual sans bottes, mais avec plus de seance botté sans cheual.

Et que tres appropos sur cette matiere l'on trouuoit bien veritable ce que dit autrefois ce tres venerable docteur Grimace l'ancien, *au second tome de ses Diuinations, liu. 4, chap. 12, où il fait sçauoir à maistre Guillaume, son bon amy, qu'un iour l'on verra des merueilles : Sçauoir des cheuaux en pourpoint, et des courtisans bottez sans mulles.*

Pour fin de ses conclusions, ledit Brebion Frippart auroit conclu et requis, pour la communauté desdits Courtisans de la necessité, que ledit vsage general des bottes, tant neufues, vielles,

crottées et autres , demeurera libre à qui bon luy semblera s'en servir en la façon et maniere qu'il a tousiours par cy deuant esté : et que deffences seront faictes à tous les marchands , vendeurs et loüeurs de cheuaux , tant de ceste ville et fauxbourgs qu'ailleurs , qu'autres personnes de quelque qualité qu'ils puissent estre , de les y troubler en quelques façon et maniere que ce soit , sur peine d'encourir toutes les apres dinées des same-dis , passant sur le Pont Neuf (leur dit domicile) pour aller au marché aux cheuaux , trois cens quarante et deux mille rodomontades , l'on pourra couper les raisnes de la bride , à celle fin que l'argent prouenant de la vente qui en pourra estre faicte (apres quelque deguisement à la maniere accoustumée) , estre attribué à la communauté desdits sieurs Courtisans de la necessité , le tout non-obstant oppositions ny appellations quelconques.

IVGEMENT

INTERVENV ENTRE LES PARTIES.

Nous, apres auoir ouy attentiuement les plaidoyez de chacunes parties en particulier, les raisons decidées et alleguées de part et d'autre, et sur icelles meurement consideré, et receu parties interuenantes, ledit Brebion Frippart, procureur des sieurs Courtisans de la necessité, en ladite instance, pour les raisons qu'audit nom il nous a deduittes, Auons ordonné et ordonnons, attendu lesdites necessitez et les commoditez publiques desdites bottes qui nous auroient esté representées, tant par lesdits Sauatiers sauatans de la ville et fauxbourgs

de Paris, que lesdits sieurs Courtisans de la necessité : Que l'vsage, tant ancien que moderne, des bottes neufues, vieilles, crottées et autres, demeurera en sa forme et teneur, et que deffences seront faictes à l'aduenir, tant auxdits marchands, vendeurs et loüeurs de cheuaux, qu'autres personnes de quelques qualité et condition qu'ils soient, de troubler en aucune sorte et maniere que ce soit, lesdits Sauatiers sauatans en leurs commerce et trafic ordinaire, et quant à ce qui regarde l'interest particulier desdits sieurs Courtisans de la necessité, leur auons permis et permettons d'aller non seulement bottez, mais pieds nuds, si bon leur semble, à la charge toutes fois, qu'une partie d'iceux ne passeront l'heure de six heures du soir pour leur promener sur le Pont Neuf et autres lieux, et d'aduancer les six autres heures du matin, sur peine d'estre rencontré par les courriers du Guet, et d'estre menez sans forme de procez regarder attentiuement le quadran de l'Hostel de Ville pour remarquer



l'heure de leur entrée en l'autre monde, et auons
renuoyé et renuoyons les parties hors de cour et
sans despens.

Faict le iour et an que dessus.

Signé GRIMOVART.

RÈGLEMENT

D'ACCORD

SVR LA PRESEANCE

DES SAVETIERS

ET DES CORDONNIERS.

A PARIS.



REGLEMENT
D'ACCORD
SVR LA PRESEANCE
DES SAVETIERS CORDONNIERS.

Ces iours passez se rencontrèrent deux
compagnons cordonniers et deux saue-
tiers sur le mont de Parnasse, et s'es-
tans querelez pour la primauté de leurs mestiers,
commencerent à se frapper à coups de tirepied. Ils
s'estoient desia chocquez si rudement l'un l'autre
qu'à la premiere charge le plus vaillant des deux
cordonniers receut vne botte franche depuis le

chinon du col iusques au bout de l'espine du dos , qui luy fit donner du nez contre terre , sans qu'il eust le courage de se releuer. Son camarade n'en eut pas meilleur marché que luy. Apollon en ayant esté aduerty, y accourut afin de s'informer du fait. Il estoit fort en colere de ce qu'ils s'estoient venus battre sur ses terres sans luy en demander permission. Et tout transporté qu'il estoit leur tint le mesme langage que fit iadis Neptune son cousin germain lorsque les suiets d'Eole se mutinerent contre luy, et le vindrent troubler dans son roïaume au plus fort de sa tranquillité : *Quos ego*, si ie vous prends, canailles que vous estes, si ie vous mets la main sur le colet, sentine de la republique, reste de gibet, ie vous feray pendre tous quatre par les pieds comme gens sans merite et indignes d'estre attachez par vos cols infames. Les deux cordonniers qui n'o-
soient presque leuer les yeux de crainte qu'ils auoient d'estre battus pour la seconde fois, ne l'eurent pas si tost apperceu qu'ils luy demanderent,

et celuy qui auoit la langue mieux pendüe, s'enclinant deuant luy avec la submission et humilité requise, luy cracha ce beau compliment à sa barbe venerable :

Je confesse, monseigneur, que nous sommes autant coupables que personne du monde, et tout à fait indignes de paroistre en vostre royale presence. Mais la confiance que tout le monde a en vostre bonté, et l'assurance que nous auons de vostre equité et iustice admirable sur le rapport fidele qui nous en a esté fait par le courtois et tres subtil Traiano Boccalini, qui a eu autrefois l'honneur d'appeller deuant vostre tribunal des causes de moindre importance que la nostre : cela, dis ie, nous a fait prendre la hardiesse de nous venir ietter à vos pieds, et de vous demander tres humblement iustice de ces deux pendarts que vous voyez là presens. Par les eaux stygiennes, respondit Apollon, vous estes bien les plus impudens et les plus indiscrets coquins qui ayent iamais paru deuant mes yeux : ie suis si bercé

d'entendre tous les iours de semblables plaintes qu'au bout du compte ie croy que ie seray forcé d'abandonner ce lieu mal heureux. Si vn meschant laquais de trois sols a perdu l'argent de son disné à iouer avec son camarade, il faut qu'il vienne en tirer raison sur la croupe innocente de cette sainte colline. Vn soldat a il receu quelque dementy de son compaignon, vous le voyez aussi tost venir prophaner mes autels par ses mains homicides qu'il trempe souuent dans le sang qui soupoit le soir avec luy les meilleurs amis du monde. Si parmi les tire laines, coupeurs de bourses, etc., autres gens de tel trafic, il suruiuent entr'eux quelque different par le partage du butin, ils n'ont point d'autre rendez vous que ce beau lieu pour en terminer la querelle. Si les escrocs, filoux et autres macquereaux releuez ont le moindre debat du monde pour la iouissance et possession de quelque chetive maistresse qui soit vn peu de meilleure mise que celles du commun, c'est en ce lieu qu'il faut vider à la pointé

de leurs espées couârdes, quel en doit estre le libre et paisible possesseur. Et si quelque polisson ou marquandier a cassé malicieusement l'escuelle de son camarade, c'est icy qu'ils ont accoustumé d'en tirer vengeance. Puis que la plus part se vantent d'estre gentils hommes de sang et de race, encore que leurs peres crient tous les iours des costrets : pourquoy, diable, ne se vont ils couper la gorge en honnestes gens aux lieux que les plus braues courages font profession de se battre au beau milieu d'une place royale, à la veüe de quantité de dames qui se riront à gorge desployée du desespoir qui les guide? Que ne prennent ils le chemin du pré aux Clercs, rendez vous ordinaire de tous ceux qui sont las de vivre, ou bien s'ils ont fait voeu de mourir sur le chemin de Pantin, que ne s'esgorgent ils l'un l'autre aux plus proches aduennës de Montfaucon, afin qu'on n'aye point la peine de les y faire porter lorsqu'ils seront morts?

Je reuiens à vous, ames lasches (parlant aux

deux sieurs cordonniers) gens sans honneur, et mal appris que vous estes, vous dites mal de personnes qui vallent peut estre mieux que vous. Quelle manie, quelle rage, quelle fureur vous a saisi les cinq sens de nature ? Qui diable vous a fait si hardis de me venir gourmander dans ma maison ? D'où venez vous ? Qui estes vous ? Estes vous gentilshommes, bourgeois ou roturiers ? Alors le plus asseuré de nosdits sieurs les sauetiers, qui neantmoins trembloit au manche de peur qu'il auoit d'estre graissé, commença de tirer de la plus profonde caue de son estomach vn soupir plein de regrets, auquel il donna pour escorte de seureté, et pour interprete fidele du ressentiment qu'il auoit, ces paroles dignes d'estre grauées sur le bronze, ou tout au moins sur du papier doré, pour seruir de torche cul à la posterité.

Illustrissime, reuerendissime, nobilissime, clarissime, excellentissime seigneur, dites moy, ie vous prie, le tiltre et la qualité qu'il vous plaist que

ie vous donne; car ie vous promets bien que ie n'ay iamais estudié à Padoüe, pour sçauoir toutes ces rubriques de ceremonie. Si ie vous appelle doctissime, ie croy que ce sera le vray moyen de satisfaire à mon deuoir : car si ie ne me trompe, ie vous ay veu regenter en assez bon credit dans le meilleur college de nostre bonne et ancienne vniuersité de Paris. Ie vous dis donc, doctissime et reuerendissime monsieur, que nous ne sommes ny gentils hommes, ny bourgeois, ny marchands, ny roturiers, nous sommes du tiers estat, et deux des plus francs courtaus qui peuplent la famuleuse et celebre race de la sauaterie.

Si vous auez resolu de faire paroistre la rigueur de vostre courroux, il est bien raisonnable que vous en fassiez ressentir les effets à ceux qui l'ont merité par leurs crimes, et non pas à des innocens comme nous sommes mon camarade et moy, qui ne vous auons nullement offensé. I'ay quelques fois ouy dire du temps que mon bonhomme de pere me faisoit l'honneur de m'enuoyer au

college des trois Euesques entendre les doctes leçons du subtil et mellifique Ramus, que *licebat vim vi repellere*. Et si peut estre la langue latine ne vous estoit pas des plus familiares, avec vostre permission ie prendray la hardiesse d'y mettre la glose françoise, et diray librement, qu'il est permis aussi bien à Vaugirard qu'à Vanyre de repousser la force par la force; et si on reçoit vn cataplasme de Venise, vn coup de poin, vne gourmade simple, par raison de charité il la faut doubler, et la rendre au centuple si l'occasion le requiert ainsi. Au moins ay ie appris cette doctrine du bon Barthole, au tiltre penultiesme de ses institutions, § *Si quis*, et du braue Cuias sans pair, en la premiere ligne du commentaire qu'il a fait sur le Code du Droict tant canon que civil. Nous auons practiqué cette maxime à l'endroit de ces deux indiscrets que vous voyez là couchez avec tant de priuauté que s'ils estoient chez eux, sur la croyance que nous auons eüe que cela estoit iuste, et qu'vn si maigre

suiet ne seroit pas capable de faire prendre la cheure à vn bel esprit comme le vostre.

De tous ceux qui ont veu la suite de vostre procedé, il n'y en a pas vn qui osast nous donner le tort, s'il ne vouloit point mentir. Ce n'est pas nous qui sommes auteurs de la meslée, Dieu le sçait, et tout le fauxbourg Saint Germain en peut rendre fidele et authentique tesmoignage, que ce sont eux-mesmes qui nous ont attaquez les premiers. Si vous pretendez neantmoins que nous ayons commis quelque excez sur vos terres, nous vous declarons et protestons, des à present, que tout ce que nous en auons fait, ça esté purement et simplement en nostre corps defendant; outre que nous estions obligez d'y proceder de la sorte par les loix d'honneur, qui est le plus riche tresor que la nature tienne enserré dans le cabinet de ses raretez. L'Orient n'a point de diamans ny de perles qui puissent entrer en parangon avec son prix inestimable. La Nouuelle France n'a point de castors ny de

morues fraiches qui la puissent payer. Les saulcissons de Boulongne, les iambons de Mayence, les fourmages de Milan, les andouilles de Troye, et les angelots du Pont-l'Euesque, ne sont rien à l'esgard de l'honneur. Enfin, c'est vne relique et vn ioyau que nous deuons cherir plus que la vie mesme. *No ay vida como la honra*, dit l'Espanol : il n'y a point de vie semblable à l'honneur.

Toute l'assemblée pensa creuer de rire, lorsqu'ils prirent garde que monsieur le sauetier faisoit des comparaisons de l'honneur avec les angelots du Pont-l'Euesque et les fourmages de Milan. Ventre saint gris, dit vn des assistans, voilà le premier sauetier que iamais conneus : apres qu'il sera mort, il luy faudra donner vne place au rang des hommes illustres. Iamais Demosthene ne plaïda si pertinemment pour les tripières que fait ce sire sauétier pour son interest. Seroit il bien possible que, dans la conference d'un tirepied, il eust fait rencontre d'une rhétorique si raffinée ? Il est uniuersel, il

n'ignore de rien, et ne puis croire autrement qu'il n'ait autres fois seruy les massons à la tour de Babel; il parle toutes sortes de langues comme celle de sa mere.

Et afin que par l'ignorance, poursuit le sauetier, et peu de connoissance de nostre cause, vous ne veniez à faire quelque pas de clerc, et prononcer vn iugement de trauers au preiudice de vostre conscience et des aduantages de nostre interest particulier, qui est ce qui nous importe le plus, ie veux vous informer plus amplement comme toute l'affaire s'est passée, pourueu que vous me donniez attention huit iours durant et rien plus. L'aimerois mieux deuenir cheual que d'auoir abusé de vostre patience vn moment. Je vous diray donc, Messieurs, que ieudy dernier, apres auoir pris nostre refection ordinaire, enuiron l'heure que Phaëton destelloit ses cheuaux pour leur donner l'auoine à l'hostellerie du Mouton, dans la rue du Zodiaque, nous fismes partie d'aller diuertir nos esprits melancholiques

sous la verdure de quelque treille agreable au passe-temps du noble ieu de la boule; ce qu'en effet nous misme en execution en mesme forme que nous l'auions proposé. Et comme nous estions sur le seuil de la porte, tout prêts d'en sortir pour aller desalterer nos sangs echauffez au beau premier cabaret que nous rencontrerions, nous trouuames ces deux marrouffles de cordonniers, lesquels nous interrogerent exactement, ny plus ny moins que si nous eussions esté obligez de leur rendre conte de nos actions, de quel costé et en quel lieu nous dressions nos pas : et sitost que nous eusmes respondu que nous prenions le grand chemin qui conduisoit à la maison du Riche Laboureur, ils s'offrirent de gayeté de coeur et sans estre nullement priez de nous faire compagnie, nous ayant neantmoins demandé avec assez de discretion si nous ne le trouuerions pas mauuais. Nous les receumes fort charitablement et avec autant de courtoisie qu'ils auroient pu desirer des plus honnestes gens du monde : et au

lieu de suivre le chemin que nous auions resolu de faire, de leur consentement et aduis nous prismes la route de la rue des Boncheries, et en peu de temps nous nous rendismes heureusement vis à vis de l'hostel du Suisse, où nous entrasmes librement et sans marchander dauantage, apres auoir neantmoins fait vne production generale de toutes les ceremonies qui concernoient la pré-eminence en vne semblable rencontre.

De vous rapporter icy ce qui se passa entre nous durant la collation, ce seroit faire peu d'estime du temps qui nous est si cher : il faudroit vne langue plus discrete que la mienne, et que i'eusse l'esprit farcy de conceptions plus releuées et plus confites dans l'eloquence que ie n'ay pas. Je vous diray seulement, pour couper court, qu'au plus fort de nostre reioüissance, il m'eschappa par malheur de cracher trois ou quatre sentences à l'honneur et gloire de nostre cher mestier. Mais à peine les eus ie fait sortir de dessus le bord de mes leures, qu'incontinent l'vn

de ces deux impudens me donna d'un dementy par le nez, et me chanta pour le moins dix tombereaux de poudres et d'iniures. Et croyant me picquer iusques au vif et m'offencer iusques au dernier point, me dist ouuertement, et d'un courage plus temeraire que resolu, que ie n'estois rien qu'un meschant sauetier, miroir de l'incommodité, suppost de la misere humaine, le rebut et l'egoust de tous les mestiers de la monarchie françoise. Iusques là i'auois fait paroistre autant de patience que Iob; mais sitost que ie l'apperceus leuer sa main temeraire pour me courir la ioüe, et que ie me senty la moustache frisée par l'approche et attouchement d'une assiette qu'il me fit effrontement voler à la teste, ce fut alors que mon insigne patience sortit hors des gonds, et la colere se rendit avec tant de vistesse maistre absolüe de toutes les faulxtez et puissances de mon ame, que ie ne peus m'empescher que ie ne luy donnasse tout sur le champ un cataplasme de Venise : et vous puis



asseurer avec verité que, si ce n'eust esté le respect que i'auois de fascher nostre hoste et de causer quelque desordre dans son logis, ie luy eusse graissé les espauls comme son indiscretion le meritoit.

Mais dites moy de grace, eruditissime seigneur, à qui pensez vous parler quand vous parlez à ces deux perfides que vous voyez icy? quelles gens croyez vous que ce soient? Je vous apprends que ce sont deux meschans faiseurs de bottes et de souliers que le vulgaire appelle ineptement, et sans aucun fondement de raison, cordonniers. Pourquoi cordonniers? d'où est deriué ce mot? est ce peut estre qu'ils font des cordons de chapeau, et qu'ils fournissent des cordes à maistre Iean Guillaume lorsqu'il luy conuient en employer pour les operations chatouilleuses de son art? ou bien qu'ils soient obligez d'auoir tous les mois chacun vne chaulde pisse cordée? On auroit autant de raison de les appeler tonneliers ou officiers du port au foin, pour ce que si les

pretendus cordonniers font des bottes de cuir, ceux cy en font de bois et de foin. J'aimerois autant dire qu'ils fussent maîtres d'escrime; les escrimeurs tirent les bottes, et les cordonniers les chaussent. Voilà vne impertinence plus claire que le iour; voilà vne impropriété tout à fait manifeste, sans l'affront signalé que reçoit nostre langue françoise, de dire qu'elle soit pure, qu'il faille qu'elle emprunte le nom d'une autre profession pour baptiser messieurs les faiseurs de soulis. Et semble que l'Italien aye rencontré aussi mal que le François en cette affaire icy, quelque affectation et mignardise qu'il puisse pretendre dans la delicatessen et douceur de son langage. Il nomme vn soly *scarpa*, et celuy qui le fait *calzolaio* : ny plus ny moins que s'il estoit chaussetier, et que sa profession fust de faire des bas, parce qu'en effet des bas de chausse, aussi bien en Toscane qu'aux autres lieux d'Italie, s'appellent *calzette*. Mais les Espagnols qui ont plustost la main à l'espée qu'à la bourse, comme

sages et prudens dans tous leurs conseils et entreprises, ont fort bien preueu le desordre qu'auroit peu causer dans l'estat de leur monarchie vne ethymologie et denomination si impropre : ceste seule consideration, fondée sur les maximes de la police, les a obligé de qualifier tous les officiers et confreres du tirepied d'un nom general et commun, c'est asscaoir *capatero*, qui est autant que si nous disions en bon françois sauetier. Et la seule difference qu'ils ont voulu y constituer et poser pour les mettre d'accord, c'est qu'ils y ont adiousté la clause authentique et verbale *de vieio, de nueuo*, sauetier en vieux, sauetier en neuf.

Cette belle difference me fait souuenir d'une pensée admirable sur ce mot de sauetier en vieux. Nostradamus, cet insigne resueur, prouue dans le calepin de ses doctes propheties qu'il n'y a rien au monde qui donne tant de credit à quelque chose que ce soit comme la vieillesse et l'antiquité. Ceux qui se meslent de paronymes

les empires, les royaumes, les republiques, les citez et les villes, commencent tousiours par l'antiquité, comme principale piece de leur recommandation. Vn gentilhomme n'est iamais respecté comme il faut entre ceux qui sont nobles, s'il ne donne des preuues de sa noblesse de pere en fils iusques à la centiesme generation. Les vieilles medailles et les plus antiques sont les plus recherchées. Et si vne bibliotheque n'est fournie de plusieurs manuscrits antiques, on n'en fait non plus d'estat que de la boutique d'un libraire moderne. Iusques à vn tauernier, si vous le priez de vous faire goustier vn doigt de bon vin qui vous rauisse les sens, il vous respondra qu'il a le meilleur vin vieux qu'il y ait en France. Et si quelque homme de bonné humeur vous a ioué d'une niche, vous direz aussi tost : Ma foy voilà vn vieux tour. De toutes ces propositions sus alleguées, ie tiré vne conclusion *in barbara*, et dis :

*Toutes les choses qui sont vieilles et antiques
sont plus dignes qu'e celles qui sont neufues ;*

*Tout ce qui passe par les mains des sauetiers
est vieux et antique ;*

*Ergo, les sauetiers sont plus dignes que les
cordonniers qui trauaillent en neuf.*

Il n'y a point de vice ny de surprise dans ce syllogisme, il est dressé comme il faut, la matiere est bonne et la forme encores meilleure. Tout le monde sçait que les sauetiers ne vendent rien chez eux, qui n'aye au moins quelque apparence de vieux. Ioint que par le tesmoignage que nous auons tiré des archiues d'Espagne, il se trouue que les sauetiers sont plus proches parens du *souly*, que ne sont pas les cordonniers. Et qui ne soit vray, espluchons l'etymologie du nom de sauetier. Voyons les principes de l'origine d'où il tire sa denomination. *Çapato*, en castellan, veut dire *souly*, n'est-il pas vray ? ouy. Or sus donc : nous voilà desia d'accord pour ce point là.

Changeons le *p* en *u*, nous trouuerons *çauato*. Poursuiuons plus auant, et sous vne eschange de l'*o* en *e* feminin, esperez, monsieur le cordonnier, assemblez vos lettres comme il faut, autrement mettez chausses bas, voicy le *magister* qui vous chassera les mouches du derriere avec vn baston à vingt bouts. *sa, ua, sauua, te, sauate*. Courage, nous aurons tantost plus que nous ne demandons. Poussons nostre bidet, et passons plus outre : de *çapato* est formé *çapatero*, changeant l'*o* en *e* et adioustant *ro*. De *sauate* est deriué *sauetier*, entreposant vn *i* entre le *t* et l'*e* et aioutant vne *r*. Il n'y a plus rien à roigner après cela, monsieur le cordonnier, voilà qui est grammatical, iamais Priscian, ny Donat, n'auroient peu mieux rencontrer. Il faut vous rendre ou creuer, et confesser en despit de vos chiennes de maschoires, que vous estes *sauetiers* aussi bien que nous. Et puis-que vous voyez que la vraye et essentielle nature du souly est plus rangée de nostre costé que du vostre, il ne vous desplaira pas de boire apres

nous; avec vostre permission nous prendrons la main droite. Apres cela c'est tout dit, vivez seulement mieux à l'aduenir, et taschez de vous rendre aussi braues gens que nous.

Appollon ayant premierement fait paroistre sur son front vne grauité extraordinaire, fit imposer silence par son premier huissier : et apres s'estre releué la moustache d'une grace nompaille, fit couler de sa bouche dorée ce discours mellifique et suaue, et tout confit dans le sucre. C'est assez dit, mes bons amis (addressant la parole aux sauotiers), à bon entendeur il ne faut que demy mot; ie voy d'une lieuë loin où vous voulez venir. Il faudroit estre un vray aueugle pour ne point connoistre la raison que vous auez, et le tort qu'ont tous ceux qui vous veulent du mal. Il y a plus de quatre-vingts dix lunes que i'ay entendu parler de vostre fait. Je ne sçay par où commencer, pour vous exprimer suffisamment et avec l'affection que ie voudrois bien, la bonne opinion que i'ay touiours eue de vos consciences

sans reproche. L'approuue et extolle iusques à la moindre region de l'air vos franchises naturelles , et proteste deuant tous les Dieux que ie suis entierement satisfait de la charité et courtoisie dont vous vsez ordinairement envers tous ceux qui ont l'esprit de s'aller chausser dans vos magasins. Vous avez le courage noble , et tout Paris reconnoist que vous ne faites point de difficulté de donner vne paire de souliers , à quelque point qu'on vous les puisse demander , pour douze ou seize sols tout au plus ; et le plus riche de tous les cordonniers en voudroit auoir cinquante sols ou trois quarts d'escu tout au moins. Et les gentils hommes incommodez se vantent partout d'auoir là meilleure paire de bottes qu'il y ait dans vos boutiques pour le prix et somme de trois liures seulement ; et messieurs les cordonniers n'en voudroient pas rabatre vne obole d'une pistole en or , ou dix francs tout au meilleur marché : et bien souuent ne seront elles que de meschante vache bruslée. Je veux dores-en-auant que

vous me serviez, j'aime mieux que vous gagniez mon argent que beaucoup d'autres qui se mocquent de moy. Et des à present ie iure par les eaux inuiolables du Stix, et vous le signeray si vous voulez pardeuant tous les notaires qui sont sous les charniers des Saints Innocens, que ie vous ferai donner la pratique de tous les musniers de mon quartier, sans conter celle des bourgeois de Vaugirard et Vanvres qui ne vous peut fuir. Et qui plus est, ie desire que les neuf Muses, tres cheres et bien aimées soeurs, portent à l'aduenir de vos ouurages : à condition toutes fois que vous espargnerez plus vos dents que vous n'avez fait par le passé, et que vous renoncerez entierement à l'auare et maudite coustume que vous auez de tirer le cuir avec, pour le rendre plus long : en quoy i'ay appris de personnes dignes de foy, que vous faites aussi bien vostre deuoir que pas vn cordonnier qui soit. Et afin que tous les confreres du tire-pied puissent à iamais viure en bonne paix et intelligence ensem-

ble, comme personnes qui iouissent esgalement de priuileges de l'alesne : nous declarons et ordonnons par ces presentes, que vous porterez dores-en-auant vn mesme nom, comme font tous vos associez, amis, confederez et alliez qui demeurent en Espagne, sçauoir est, que les cordonniers s'appellent sauetiers en neuf, et les sauetiers, sauetiers en vieux. Ou bien si les cordonniers pretendent receuoir quelque grief d'une ordonnance et reglement si iuste, et qu'obstinement et malicieusement ils ne voulussent se defaire d'un tiltre qui conuient si peu à leur profession, nous declarons par cesdites presentes, à ce que personne n'en pretende cause d'ignorance, que le susdit nom de cordonnier sera commun à tous les deux ordres de la semelle, sans neantmoins en retrancher la clause sus alleguée, cordonnier en vieux, cordonnier en neuf, afin qu'ils puissent estre reconnus les vns d'auec les autres, pour estre respectez et honorez selon leurs grades et merites, en tous lieux et endroits où le

destin les pourroit faire rencontrer ensemble, nonobstant oppositions ou appellations quelconques produites au contraire. Et tous ceux qui auront l'ame si noire que de contreuenir à nostre dit reglement en la moindre façon du monde, et sous quelque pretexte que ce soit, nous les condamnons des à present à cinquante bouteilles de vin d'amende, et autant de ceruelas, applicables aux pauvres confreres desdits mestiers, qui pourront prouver, par leur indigence, n'avoir pas le sol pour boire. Et si voulons, et entendons que des l'heure mesme qu'ils auront eu seulement la volonté de commettre la moindre rebellion, ils soient obligez, par corps, de prester avec l'humilité et submission qu'il leur sera commandé, leurs espaules opiniastres et rebelles, pour porter les cinquante bouteilles de vin audit Mont de Parnasse, ou en autre lieu que trouuera bon la discretion des surintendans de la confrairie, afin de boire tous ensemble en bonne amitié : sur peine d'estre priez à iamais

des graces et priuileges ordinaires, dont ont
accoustumé de ioüir tous confreres et officiers
dudit mestier.

FIN.

LES
GRANDS STATVS
ET ORDONNANCES

DE

LA GRANDE CONFRAIRIE DES SAOVLs D'OVVRER
ET ENRAGEZ DE RIEN FAIRE,

Ensemble les grands Salaires que receurent ceux
et celles qui auront bien et deusement
obserué les dicts Status et
Ordonnances,

AVEC

Les monnoyes d'or et d'argent, seruans
à la dicte cour.

A LION.



STATVS ET ORDONNANCES

DE

La Cour de Monseigneur Monsieur Saint Lasche.

Dix par Saoul d'ouurer, par la grace de trop dormir, roy de negligence, duc d'oisiueté, palatin d'enfance, viscomte de meschanceté, marquis de trop muser, connestable de nulle entreprinse, admiral de faintise, capitaine de laisse moy en paix, garde et gouuerneur de tous ceux et celles qui aiment besongne faicte, et du tout acheuée, seigneur de ne rien

faire, esconger et courrier ordinaire de la cour de monseigneur messieur Saint Lache : A noz amez et feaux les generaux et conseillers sur le faict de nulle science : à nos tresoriers et argentiers sur le faict de nulle finance, qui sont noz aydes, et à nos maistres de plusieurs affaires : à nostre bail-lif, salut, sans dilation et nul confort; Nous auons entendu par bonne et suffisante complainte de nos bien amez et alliez les gens de nostre cour de Chasse Proufit, comme sont pauvres, souffreteux, endebtez, malheureux, mal fortunez, miseraux, querelleux, necessiteux, rachepts, rongneux et teigneux, vuidez de richesses et indigens, de tous biens priuez, et de tout en tout despoilliez, que sur peine de cinq mars d'estoupes, d'estre bouillis en bran, et brulez en la riviére, vous ayez à tenir les ordonnances qui s'en suivent de par nostre tres ancien seigneur et indiscrette persone Ponts Maudiné nostre maistre esleu par les conseillers de nostre cour de Chasse Proufit, que combien tant pour eux que

pour leurs predecesseurs dont ils ont cause, ayent esté, sont et seront encore, et demeureront (si Dieu plaist) en bonne saisine et vraye possession de ne rien auoir, et de tousiours moins acquerir pour nous, ny pour autres en aucune maniere, et de faire tousiours grandes debtes, et pour iceux debtes estre tousiours emprisonnez, gagez, excommuniez plus souuent que chascun iour. Et si, par aucun cas d'accident ou de fortune, il leur aduienne aucun peu de rente, ou quelque bonne et valable possession (qu'à Dieu ne plaise) ils en doibuent ordonner et disposer en ceste maniere qui s'ensuit, c'est assçauoir : qu'ils laissent leur maison cheoir à terre, et mettre en ruine, afin qu'il ne pleue dessus, aussi par eux chauffer du bois de la couuerture d'icelle maison, s'ils sont gens qui puissent endurer le feu.

Item qu'ils laissent leurs terres et heritages sans les labourer, ne rien y semer, pour la doubte des oyseaux, lesquels mangent les semences et les fruicts quand ils sont meurs, et apres laissent

venir leurs prez en ruines, espines et buissons : afin que les regnards, lieures, lappins, cerfs, biches, porcs, sangliers et aultres bestes sauvages puissent habiter ausdits prez et y faire leurs retraictes, et les oyseaux y faire pareillement leurs nids, si mestier est. En outre, laissent leurs vignes venir en herbes et deserts, pour obuier et résister aux grandes peines, labeurs, missions et despens qu'il conuient de faire; et mettre vn chascun an pour les labourer et fessorer.

Item plus, laissent leurs boys couper, rompre, tailler et destruire, pour cause de bestes sauvages et des larrons, qui en cause de necessité pourroient faire leurs retraictes, afin d'eux se musser et cacher.

Item, qu'ils laissent rompre et creuer leurs estangs, pour cause que les poissons et autres bestes, comme escreuisses, raues, chaboux, qui sont dedans, qu'ils puissent estre hors de prison, et s'esbattre parmy les champs, et changer vn peu de lieu.

Item, qu'ils laissent leurs moulins cheoir et tomber en ruyne, pour cause de la farine qui gaste les robbes des bonnes gens qui y viennent moudre : et pour ce, et à cause que nous gardons et maintenons en nostre dicte cour de Chasse Proufit, fine franchise, folastrerie, chasteau tout y faut, que iamais ne mourra sans heritiers, et de leurs autres biens, rentes et reneus, que il n'aduienne, si Dieu plaist, aucun bien ny proufit. Aucuns nos autres iusticiers et subiects, si comme sont esceruelez, fols, frenetiques, outre-cuidez, cornars, musars, teigneux, rongneux, pleins de vermine et autres bauards sans raison, ne bort, ne maison, renuerseurs de tasses, vuideurs de coupes, crocheteurs de bouteilles, blanchisseurs de beurre, taincturiers de nappes, rostisseurs de trippes, escumeurs de pots, vireurs de rost, tireurs de chair du pot trois heures auant qu'elle soit cuite, regardeurs et gardeurs de gaiges en plusieurs lieux par defaut de plus suffisant, quand ils ont à besongner avec leurs heraux, si comme

sont lanterniers, buffetiers, crieurs de vin à vendre, ruffians, bordeliers, menteurs, bourdeurs, yrognas, gourmans, truans, porteurs d'images, hostellers, trompeurs, barateurs et coquilleurs. Lesquels se sont parforcez, et va chacun se parforcent d'entrer en nostre grand et terrible royaume de Verte-Rise et Frappe-Vent. Et veulent edifier maisons et hebergement qui sont desolez, et de longtems destruits. Nous les souhaitons, desirons et voulons garder en tel estat bien longuement. Et qui pis est, ils deslaissent d'aller par les bonnes villes de nostre royaume, et autres lieux à cause du grand argent qu'on leur doit et qu'ils doibuent.

Pareillement, afin de trouver taverne et cabarets pour passer leur temps et augmenter leurs honneurs en soustenant lesdicts status et coutume de monsieur Saint Lasche, car ils ne veulent prendre aduantage sur personne quelconque, si d'adventure ils ne le peuvent trouver, ils ne se rompent pas les iambes à les chercher. Et en

retournant desdictes tauernes et cabarets, ont acoustumé de se battre, et de donner les vns aux autres grands tatins et horions, gros et menus, lesquels horions par faute d'espace se donnent avec grosses pierres et gros tronçons de boys, et qui pis est, payent de deniers bruslez, liards effacez, carolus, soulds et testons qui ne se mettent en pain, en vin, en chair, ny poisson. Et en partant desdictes tauernes en contant à leurs hostes et hostesses, leurs baillent à garder par faute d'argent, robbes, manteaux, cappes, sayons, chausses et pourpoint, et autres habillemens, si d'auanture ils ont grandes estaches de chiens, grosses pierres blanches, et noires, saphirs iaunes, diamans noirs, et perles rouges, et plusieurs autres pierres precieuses, lesquelles donnent en gaige, et à garder soubz les deux yeux de la teste, iusques à temps qu'ils ayent loisir de les payer, au grand preiudice et dommage desdicts complaignans en les perturbant à tort et à droict, et sans cause et raison deuë. Et de nouveau en venant

contre les priuileges de nostre souueraine cour de Chasse Proufit, requerans sur ce prouision de iustice. Parquoy Nous ces choses considerées, et apres auoir ouy lesdits complaignans, nous vous mandons, et commandons que royellement et de fait, vous les mainteniez et gardiez en vraye saisine et possession, d'auoir tous les dimanches deux miches de faute, le lundy faute de vin, le mardy, mercredy, et ieudy necessité de chair, le vendredy et samedy comme les autres iours, et de n'en rien auoir en tout temps, fors seulement toute leur vie pauureté et misere. En cas d'opposition non suffisante, attendu que lesdits complaignans ne sont tenus, si ne leur plaist, de proceder ailleurs, fors en nostre dicte cour de Chasse Proufit, vous leur donnerez et assignerez iour non competant pardeuant l'un de nos iuges, ou pardeuant son lieutenant pour les reculer de bien en mal, et proceder de mal en pis, et de pis en pis, et encore outre pis, sans occasion, ny ryme, ny raison : car, ainsi le voulons, et aus-

dits complaignans l'auons octroyé et octroyons
 par ces presentes. L'an de grace speciale aux
 lamberrieres, trois iours apres iamais en nostre
 ville de Meschance, auprès de nostre cité de
 Malaise. Scellez de nos petits sceaux par default
 de nostre grand sceau (qui est chez l'orfeure engagé
 pour la façon). Et signées par les maistres des
 souffreteux, à la relation des endormis. Tesmoins
 Iehan Gueneau, Thibauld l'Enflé, et Guillaume
 Mausoupé, à ce requis sans appeller. Et signées
 par nous autres notaires, cy soubz nommez.

DES VIGNES, DES BLEDZ.



LA DESCRIPCION

DES

Grands Salaires que recevront ceux et celles qui auront
bien et deuement gardé et observé les Ordon-
nances de monseigneur Monsieur
Saint Lasche.

DIEUX, Achvs, Cupido, Ceres, Pallas et Venus,
regens et regentes des privileges or-
dinaires de la souveraine cour, nostre
grand maistre monsieur Saint Lasche, salut. Vou
et consideré que selon les merites de ce monde on
est remuneré en l'autre : Nous ayans esgard et
respect à nos amez et feaux seruiteurs et seruantes
de nostre cour de monsieur Saint Lasche, fai-

sons assçauoir à vn chascun et chascune, que pour la remuneration du bien et de l'honneur qui se sont parforcez en ce monde, à l'honneur de nostre dit maistre eux trespassez de ce monde en l'autre, auons trouué vne isle assise en vn lieu delectable, où à tout iamais pourront demeurer en ioye et felicité, sans auoir pensement quelconque, comme vn chascun pourra puis apres ouyr et entendre : car au milieu de la dicte isle il y a vn chasteau tellement construit et edifié que c'est vn cas incredible, sinon à ceux qui l'ont veu et bien regardé. Car les murailles dudit chasteau sont toutes faictes avec gras fromage de Milan, toutes en pointes de diamans, et ont telle propriété que tant plus on en oste, et tant plus en reuient. Les creneaux et fenestrages sont des caillettes avec vne maniere de mortier fait avec beurre frais, fromage et force sucre. Les ponts leuis sont pauez avec force casse museaux, les chaines à leuer lesdicts ponts leuis sont faictes d'andouilles et de gras boudins farciz et roustiz

tous prez à manger et grignotter. A l'vn des costez dudit chasteau, à main escarte sont situez palais, chambres et salles tous pavez de pierres precieuses, comme iacinthes, rubis, esmerâudes, escarboucles, perles, turquoises et gros diamans, qui est vne chose fort magnifique. Et sont lesdites chambres toutes voutées de petits pastez, les lits sont de plume de fenix, et les chalis de fin yuoire, ouurez et taillez à plaisir, les courtines de fin drap d'or faictes en broderie triomphante. Les cuissinets de velours cramoisi, tellement que quand on a dormi dix ans, il ne monte pas dix heures. Les tables, treteaux et scabelles sont faictes de bois d'aloës, de sandix, et de cyprez, qui rendent vne odeur si suaue et si magnifique, qu'a bien considerer c'est vne chose deificque. Les nappes et seruiettes sont faictes en taffetas blanc, les platz, escuelles, et toutes autres vaiselles sont faictes d'escarboucles taillées et deuisées en toutes sortes et manieres qu'on sçauroit demander. Tellement que quand voulez asseoir à

table, vous n'avez sinon à demander telles viandes que voulez, que les auez incontinent toutes taillées et prestes à manger. Et si ne voulez prendre la peine à les tailler, vous n'avez sinon baillé, que les morocaux sautent incontinent en vostre bouche. Et au sortir desdictes tables, vous auez toutes manieres d'instrumens, comme orgues, tabourins, rebecs, aubois, trompettes, lacts, psalterions, clarens et manicordions, lesquels sont de si melodieux accords qu'en an ne dure pas vn iour. Or, quant au costé dreict vous auez les jardins de plaisance, où y a toutes manieres de fleurs qu'en scauroit demander; un peu plus auant vous trouuerez vne vallée en laquelle y a plusieurs belles fontaines qui rendent vin blanc, vin claiuet, vin cuit, vin grec, hippocras, maluesie et fin muscat; un peu plus auant y a vn petit verdier auquel tombe quand on veut de grosse qui n'est sinon toutes manieres de dragées, comme camellat, grangeat, girofflat, madrians, anis, coriandres, dragée musquée de toutes autres cou-

leurs. Et est ledit verdier tout fermé et enuironné d'arbres qui portent faisans, gelines, perdrix, connils, beccasses, chappons et espaules de mouton toutes rosties et prestes à manger. Et en montant vn peu plus hault, vous trouuez vne montaigne si haute que quand vous estes au-dessus, vous pouuez toucher au ciel, si y voulez toucher : et porte ladicte montaigne vne sorte d'arbres qui portent toutes manieres d'habillemens, comme robbes, cappes, manteaux, gounelles, manchons, chapperons, etc. Et quand vous en voulez auoir, vous n'avez sinon à parer les espaules, qu'incontinent sautent dessus. C'est pourquoi vn chacun se pourra parforcer de maintenir, obeyr et seruir aux commandemens de monseigneur monsieur Sainct Lasche, pour paruenir à la felicité des choses susdictes.

Item, et pour la grande multitude de nos dictes terres et seigneuries il y a plusieurs gens qui bien souuent sont necessiteux et ont affaire d'or et d'argent, et ne sçauent que valent plusieurs

pieces d'or et d'argent. Et à cause qu'ils n'en ont point et n'en manient gueres, et si en voudroient beaucoup auoir, mais aucune fois il fait si grand froid qu'ils ne sçauoient tirer un escu de leur bourse. A celle fin nous y voulons pouruoir et remedier, et mettre prix raisonnable selon la valeur de l'or et menue de nostre dicte cour. Donné en nostre dict siege de Margouuerne, l'an du monde six mille six cens et six, et le trente sixiesme du mois passé, signé par le grand conseil, et par nostre dit chancelier.

RAGUIN, peintre des rouges museaux.

S'en suit la Valeur et prix de l'Or et Monnoye
de nostre dicte Cour.

PREMIEREMENT DE L'OR.

*Vn noble vaut deux villains ,
Vn ducat deux contes ,
Vn angelot deux cherubins ,
Vn mouton deux brebis ,
Vn real deux chevaliers ,
Vn lyon deux leopars ,
Vn salut deux bonadies ,
Vn escu deux targes ,
Vn riddé deux vieillars ,
Vn guillermus deux ioannes ,
Vn franc deux serfs ,
Vn franc à rié deux à cheual ,*

Vn pietre deux gerars ,
Vn ioannes deux magisters ,
Vn florin au monde deux de paradis ,
Vn florin au chat deux ratz ,
Vn potestat deux requestes ,
Vn florin de Bauiere deux de Gorgery ,
Vne targe deux pauois ,
Vn marquis deux barons ,
Vn appetit deux cibotz ,
Vn ail deux oignons .

LA VALEUR DE L'ARGENT.

Vn testard deux estordiz ,
Vne grosse teste deux menues ,
Vn grand blanc deux petits ,
Vn floret deux roses ,
Vn double deux sangles ,
Vn breton deux anglois ,

*Vn hardy deux couars ,
Vn tournois deux ioustes ,
Vne vache deux veaux ,
Vne haye deux buissons ,
Vne plaque deux flammans ,
Vn blanc deux noirs ,
Vn gros deux menus ,
Vn liart deux gregeois ,
Vn gigot deux espaules ,
Vn car de Sauoye deux charettes ,
Vn fort deux foibles ,
Vne maille deux cordes.*

Passé par le grand conseil de nostre cour, et
signé par maistre Goguelu le Moustardier.

BAIL

A TROIS ANS ET TROIS DEPOUVILLES D'UNE BELLE
ET BONNE CHEVRE.

En l'an mil six cents trop tost, le premier iour de may, fut present en sa propre personne, noble homme Bertrand de Belle Roche, seigneur du dit lieu, lequel a laissé au bon homme Chasneau, laboureur, demeurant au Plessis, pres de Mirabeau, au Haut Poitou, une chevre à longue barbe, courte queue, bigarée sous le ventre, petis pieds, grandes oreilles, cheminant parmi les landes de iour et de nuit, aagée de trente mois deux iours et demi ou environ, iusqu'à treize ans et, à trois depouilles; à charge d'en payer chacun an, le iour Saint Luc en esté, huit sols parisis.

Item. Le bon homme Chasneau sera tenu de faire empraindre par lui ou autres de ladite cheure de deux cheureaux masles dont l'un sera à la ressemblance de ladite cheure, l'autre ainsi qu'il plaira à Dieu.

Item. S'il arriue que ladite cheure allant de vie à trepas, que Dieu ne veuille, ledit bon homme Chasneau sera tenu d'apporter ou enuoyer la peau de ladite cheure ou en l'hostel du dit seigneur gentilhomme, et les os de ladite cheure demeureront audit Chasneau pour lui faire emmancher ses coulceaux.

Item. Et s'il arriue que le loup mange ladite cheure, ledit bon homme Chasneau doit prendre et porter le loup, avec certification suffisante du fait, et par ainsi le bon homme Chasneau en demeurera quitte.

Item. Et ne pourra ledit Chasneau donner ladite cheure ni les cheureaux qui, au plaisir de Dieu, viendront d'elle, à d'autres sans le gré et consentement exprès dudit seigneur gentilhom-

me, car ainsi a esté accordé. Et à ce faire vint et fut present Richard de Belle Roche, fils ainé dudit seigneur et son heritier vniuersel apres son trepas, lequel a ratifié et eu pour agreable le bail de ladite cheure fait audit bon homme Chasneau par ledit seigneur son pere. Et consent ledit Richard de Belle Roche, que ledit bon homme Chasneau iouisse de ladite cheure, à charge qu'il la traitera bien et honnestement, pour ce que ledit Richard et Thibaut Gros Nez, arriere-nepueu du mari de la femme à Thomas, ont esté nourris et allaictez du laict de ladite cheure. Et pour ce l'aime ledit Richard de Belle Roche autant comme sa propre mere nourrice. Fait. les an et iour que dessus ès presence de honorables et scientifiques personnes Jean du Four et Gervais de la Fosse et maistre Pierre le Veau. Ainsi signé maistres du Sceau et Fiacre du coin, tous manans et habitans dudict lieu.

FIN.

LE
DISCOVERS
DV TRESPAS
DE VERT IANET.

**Le testament de Vert Ianet
Qui fut pendu au Neuf Marché :
On lui secoua le collet ,
Lequel en fut assez fasché.**

A PARIS.



TESTAMENT DE VERT IANET.



▲ Sainte Escriture nous dit
Que Dieu de sa bouche maudit
Le fruit qui iamais n' deuiet
meur :

Ce donc cogneu ie suis bien seur
Que Dieu ne me maudira poinct,
Car ie suis meur : voici le poinct.
I'ay long-temps esté sur la paille,
Mon nid tout bas comme la caille,
Bien et soigneusement gardé :

Messieurs donc, tout bien regardé,
 Suis-ie pas meur ? Ouy, par raison,
 Vert-Ianet donc entre en saison.
 Or sus doncques que lon le loche,
 Puisqu'il est meur, qu'il ne s'escoche :
 Car tant plus il se meuriroit,
 Et tant plus il se pourriroit.

Fruictieres, ça faites merueilles,
 Venez apporter vos corbeilles
 Pour ce Vert-Ianet recueillir :
 On l' va locher paour de vieillir.

Est-ce point chose bien terrible
 De voir vn arbre si horrible
 Portant fleur et fruit sans odeur,
 Sans bonté, beauté, ni verdure,
 Planté en terre seiche et morte,
 Sans fueilles, sans branche ? et si porte
 Fruict en sa fleur sur le printemps,
 L'arbre, ceste potence entens :
 Le fruit c'est moy, le temps mon aage,
 Il porte donc fleur et fructage.

Or conuient-il sçauoir mon nom ?
 C'est Vert-Ianet ; est-il bon ? Non ,
 Car il est par trop hastiuet ,
 C'est bon manger pour vn hoüiuet :
 Le Vert-Ianet suit le foulon.

Si poire deuenait coulön ,
 Vert-Ianet volleroit bien loin.

Vert-Ianet si poire de coin ,
 Estoit lochée au lieu de toy ,
 Ou toy, bourreau, au lieu de moy ,
 Deuiendrois-tu point bon chrestien ?
 Non , Vert-Ianet ne vauldroit rien :
 Le bon chrestien est trop tardif ,
 Et moi Vert-Ianet suis hastif.

Vert-Ianet ressemble à beurré ,
 Fut-il en migoë enfeurré ,
 Iamais ne vaut rien, car peu tarde :
 La poire d'angoisse est de garde ,
 I'en vueil gouster ains que ie meure ,
 Iamais fresquet ne deuient meure ,
 Ne meure ne deuient fresquet.

Vert-Ianet ne vaut point lecquet,
 Saffren, fin oingt, ne girogille,
 Caresi est bon s'on le pisle :
 Quiot, preuel, mainpe, piment,
 Passelin, muscar, autrement
 Il n'approche point d'augonnet :
 Sur toutes poires Vert-Ianet
 Emporte icy c' iourd'huy le bruiet,
 Mais c'est vn tresdangereux fruict.

Le Vert-Ianet est de bon goust,
 Et si n'est point de trop grand coust,
 Mais il prend trop tost pourriture;
 S'il prend en couuert nourriture,
 Il est de garde, et s'on l'esuante,
 Il perd tout son goust et sa vente.

Vert-Ianet ressemble à rousée
 Si sur luy tombe la rosée,
 Ou le frimats de iour ou nuict,
 Iamais ne vaut rien creu ni cuit;
 Il deuient sans force et valeur,
 ♦ Et si le soleil par chaleur

Tombe sur luy apres la pluye,
 N'en mangez pas ie vous supplie :
 Ce n'est que peste à le manger.

S'il est esuenté, c'est danger :
 Car l'air luy fera telle guerre,
 Que tout pourry cherra sur terre,
 Et sera mengé des pourceaux,
 Ou tout becquetté des corbeaux :
 Gardez-vous donc de l'esuenter.

Si voyez qu'il vueille venter,
 Si le soufflez vous serez fol,
 Vert-Ianet flestriroit tout mol;
 Si l'opprimez, il sera blec;
 Et s'il est blec, il deuient sec.
 Ne faites donc pas vostre effort
 De le fouler aux pieds si fort :
 Par trop fouler il pourriroit,
 Aussi Vert-Ianet peu riroit.

Or croy-ie bien que mon sot rire,
 Mon passe-temps et mon beau dire
 Ne me feroient tant secourir,

Qu'ils me gardassent de mourir.

Faut-il que Vert-Ianet pourrisse,
 Faut-il que les corbeaux nourrisse,
 Faut-il qu'il meure d'une corde ?
 Mon vouloir pas ne s'y accorde,
 J'aymerois mieux à Saint-Maur estre :
 Il feroit plus beau de voir croistre
 Sur mon corps plaisante verdure,
 Que de voir sur moy croistre ordure.
 Les brebis en mangeroient l'herbe :
 Mais toutesfois en vn proverbe
 On dit qu'il sort plus d'esperitz,
 En danger moins d'estre peris,
 De ce gibet, qu'il ne faict pas
 Dudict Saint-Maur lors du trespas.
 Ce proverbe donc me contente :
 Puis coup mortel ne requiert rente,
 Mon coup est mortel bien le sçay.

Ce n'est point cy vn coup d'essay,
 Comme a fait vn François Sagon,
 C'est tout de bon, tant de iargon,

C'est assez dict, faisons. l'ay court :
 C'est vn coup mortel que la court,
 Il me faut mourir à present.

Patechaut, faictes vn present
 Apres m'auoir haut attaché
 Aux fructieres du neuf marché
 Du premier fruit de ceste année.

Ha ! que ma personne est tentée
 De mourir à ce quilibocquet.

Où estes-vous, Robert Becquet ?
 Tu fecisti potentiam,
 Propter Vert-Ianet etiam :
 Vous auez cy planté cest arbre
 En place plus froide que marbre.

Est-ce icy mon lit pour dormir :
 Quel repos ! Il me faict fremir.
 S'il me faut icy reposer,
 J'auray loisir de composer.

Ce n'est pas repos quand on veille :
 Je veilleray si la corneille
 Ne me fait icy reposer.

Est-ce repos que trauailler,
 Deça delà des vents touché,
 Sans estre stable ni couché?
 Quel repos, quel dormir, quel somme!
 Quel lict qui tost ma ioye assomme!

Est-ce le repos de Iouen.

Que i'ay veu moullé à Rouen,
 Qui mourut fol sans auoir femme?
 Non, non, le mien est trop infame:
 Car Iouen mourut bien malade,
 Et pour refrain de ma ballade,
 Je meurs sain, ioyeux et dispos.
 Ce n'est pas donc pareil repos,
 Ce repos dueil et crainte ensemble,
 Tout ensemble ainsi qu'il me semble,
 Dont ie tremble en passant ce pas.
 Quel repos! Ne me taste pas
 Au trespas pour sauuer mon ame,
 Douce dame et vierge sans blasme,
 Je t' reclame à mon grand besoin:
 De celui qui t'ayme ayes soin.

Messieurs, parlez : Notre Seigneur
 Qu'il soit ce iour notre enseigneur,
 La vierge Marie et tous Saints.

Helas ! ie meurs membres tous sains !
 Le Vert-Ianet est bien lau  ,
 Dites, Messieurs, pour luy Aue,
 Et ce qui s'ensuyt, Maria.

Quand Vert-Ianet se maria,
 Il n'y auoit pas tant de gens,
 Tant de larrons, tant de sergents :
 Voicy tresbelle compagnie,
 Il ne voit rien qui ne tournie.

Alors regardant    et là
 A vn homme qu'il veid parla,
 En luy demandant vne messe :
 Cest homme luy fit tost promesse
 Luy en donner pour vne deux.

Ha ! dit-il, c'est trop ie m'en deulx :
 Gentil prometteur    la lune,
 Il me suffit d'en auoir vne
 De ta main et de ten auoir,

Encor si ie la puis auoir ;
 Mais toutesfoys sans estre assis ,
 Ie t'en rends icy grands mercis ,
 Appellant en tesmoing le monde.

Vn bonnetier d'aupres la ronde
 Luy cria tout haut : Mon amy ,
 Vn cent de bonnets et demy ,
 Que vous et six larrons subits
 Me desrobastes, où sont-ils ?
 Dictes-le-moy et par promesse ,
 Pour vous feray dire prou messe.

Par ma foy (dit-il) bonnetier ,
 Il les feroit bon nettoyer.
 Ie ne sçay qu'ils sont deuenus :
 Nous nous en sommes subuenus ;
 Mais ie n'en ay plus de memoire.
 Quell' couleur estoient-ils encore ,
 Il est besoin de le sçauoir ,
 Car vous les pourriez bien rauoir .
 Ils estoient tous de couleur verte :
 On les print à ma chambre ouuerte ,

Dont mes gens furent esperdus.

Va, ils sont aussi bien perdus
Que s'ils estoient blancs ou tennez,
Bonnetier, vous me les donnez,
Aussi bien vous perdez autant,
Ie ne les puis rendre content
En argent : car ie n'ay denier :
Ie prendray cy mon iour dernier,
Du Vert-Ianet fait lon vendange.

Patechaut, le col fort me mange,
Desserrez vn peu ce licol,
Il me chatouille tant le col,
Qu'il me fera souiller mon ame.

Alors son beau-pere le Carme
Luy dit : Vert-Ianet, et comment
Veux-tu point parler aultrement ?
Penses à Dieu, tu n'es pas sage,
Te mocques-tu en ce passage :
Las! mon amy, il n'est pas temps
De te gaudir, et pour ce entens
Vn petit à dieu : ou ie pense

Qu'en auras malle recompense.
 Mon amy, ton corps se perist,
 Données à Dieu ton esprit,
 Et n'allegue plus tant de plaids.

Non feray, beau-pere, il me plaist,
 Je veulx toujours ce propos suivre,
 Car ie n'ay plus gueres à viure
 Pour parler en ce monde icy.
 Mais que ie sois par mort transy,
 Je penseray à satisfaire,
 Beau loisir i'auray de ce faire.
 Mon esprit à Dieu i'ay donné,
 Je croy donc qu'il m'a pardonné,
 Nous conterons tout à loisir,
 Luy et moy, si c'est son plaisir,
 Je luy supply me prendre en gré.

Montez encor un degré,
 Veuillez ou non, dit Patechaut.
 Respond : l'ay dueil d'estre si haut,
 Tu me pourrois trop haut lier.

Es-tu point là, monsieur l'geolier,

Je veux luy faire mon message,
 C'est vn geolier bon homme et sage,
 Sage de nom et sage en faict.
 Geolier, ie vous pry' en effect,
 Ne faictes pour moy nul soupper,
 On me va la gorge estoupper;
 Pas ne soupperay avec vous,
 Nous auons meslé nos genöils
 Ensemble Patechaut et moy
 Qui me veut pousser d'aupres soy. (*M. rid.*)
 Je vois soupper en autre lieu,
 Ce iourd'huy soir avecques Dieu,
 Je n'ay point haste au samedi;
 Se i'y suis dimanche à midy,
 A disner, il m' suffira bien.

Mais quelle heure est-ce là, combien ?
 Or escoutez : l'orloge sonne,
 Il est ia tard, l'heure m'eslogne,
 Et vne, et deux, et trois, et quatre,
 A cinq vous me verrez abattre
 Sans tomber et sans estre assis :

Auray-ie plus d'argent à six
 Que i'ay à l'heure presente ?
 Non, non, car ie n'ay bien, ne rente,
 Ie n'ay soing de garder mes biens :
 Il vit sans soucy qui n'a rien ;
 Ie n'ay vaillant, par saint Erblanc,
 Que ce petit licol d'un blanc,
 Mes souliers avec ma chemise,
 Ma personne ainsi lasche est mise,
 Et n'emporteray rien des trois.

Me fault-il passer les destroits
 De vile mort ? Ie suis meschant,
 Si ie fusse aussi bon marchand
 Que bon larron, plain de finesse
 Que ie fusse plain de richesse,
 Au Roy presterois ma boutique
 Pour estre mis en sa cronique.
 Ie suy bien fin : ie dy cecy
 Afin qu'il ait de moy mercy,
 Tant ce seroit mon aduantage.
 I'ay dueil de mourir auant aage,

Et dueil de voir la larme à l'oeil
 A celui qui souffre vn tel dueil
 (Comme ie fais). On le deut pendre
 De tant de pleurs ainsy esandre,
 Cela suit mal de souspirer,
 Puisqu'il est force de expirer.
 Si on s' sauuoit par lamenter,
 Vous me verriez tant tourmenter,
 Que Vert-Ianet seroit saulé;
 Vous me verriez sur le paué
 Marcher d'arrogance moult graue :
 Le Vert-Ianet seroit bien braue.

Laissons cela : par chagriner
 Sa vie on ne sçauroit gaigner.
 Qui plus est ie serois bien grüë
 De cuider passer par la ruë
 Pour eschapper : quand ce aduiendroit,
 Aussi bien on me reprendroit,
 Car gens à six piedz vont trestost.

Or, puisque ie suis en ce post,
 Lié, varroqué à plain noeu,

C'est ieu lié, ie fais donc voeu
Que i'acheueray la partie. (*Il rid.*)

Si l'ame du corps est partie,
Ie pry' Dieu la prendre au despart :
Quant est de mon corps, pour sa part,
C'est raison qu'il soit au gibet
Pour estre viande à bibet.

Ce disant, Iean Thomas parla,
Criant tout haut : Paix là, paix là.
Ha, ha, dit-il, audiencier,
Puisqu'estes cy mon officier,
Faites cesser tant de langages,
Vous serez payé de vos gages :
Faictes tousiours faire la paix,
Et vous aurez les pets lappez
Qui sortiront lors de ma mort.

Patechaut, vous avez grand tort,
Trop me poussez ie tumberay,
En tumbant ie me blesseray,
Car par Dieu nous sommes trop haut.

Non feray, non, dit Patechaut,

Vous ne cherrez point, sur ma vie.

Patehaut, mais que ie des-vie.

Mettez-moy tout droit le visage,

Du costé de nostre village :

Car i'en seray bien plus ioieux ;

Et puis apres closez mes ieux,

Si que moy pendant es cordeaux,

Ils ne soient mangez des corbeaux.

Messieurs, voicy piteuse histoire,

Ie voudrois bien vn petit boire,

Car ma soif est grande à merueille.

On luy presenta la bouteille :

Ie n'y boiray, autre y but,

Qui comme moy paya tribut ;

Tel vaisseau, dit-il, trop mabhorre,

Et puis ie crains d'auoir la gorre,

Ainsi que mon predecesseur :

Que fut-elle à son successeur,

Iusques au mourir de la goutte !

Ceste bouteille me desgoute,

Ie veux vn verre de feugere,

De crystallin, ou vne esguiere.
 Faictes-moy c' bien pour dernier mets,
 Ce que ie ne verray iamais,
 Soit sidr', peré, biere, ne vin,
 Pourrois-ie bien estre deuin
 Sur mes derniers iours ? Ie ne sçay
 Si en fais-ie bien tard l'essay,
 Et par Dieu pour oster ma toux,
 Ie boiray, i'ay beu à vous tous.

Seray-ie point d'aucun plegé,
 Tant cela m'eust bien allegé,
 La belle bosse au coeur me frappe,
 S'il ne m'est aduis que i'eschappe
 D'auoir beu la petite fois :
 Ie suis bien lié toutesfois,
 Patechant à vostre desir,
 Loschez Vert-Ianet à plaisir.

Ça fructieres à la secousse :
 Messieurs, gardez bien vostre bourse,
 Car souuent à vne assemblée
 Il aduient que bourse est emblée,

Je sçay bien que frire auloye :
 Changeur se congnoist à monnoye,
 Gardez-vous tousiours d'homme fin.

Patechaut, pour mieux prendre fin,
 Faict'-moy sentir des temporels,
 Que ie me signe des orteils.

Et vous, Messieurs, freres humains,
 Criez Iesus quand mort viendra,
 Par ce de luy me souviendra.
 Adieu vous dy en general,
 Vert-Ianet n'aura que le mal,
 Dieu me pardonna mes pechez :
 Or sus Patechaut, loschez
 Ce Vert-Ianet à qui Dieu aide,
 Mourir faut ; il n'y a remede,
 Puisque ie suy ainsi seruy,
 C'est raison, ie l'ay desseruy.
 Là sus au ciel sois-ie heureux,
 Je voy la mort deuant mes yeux,
 Adieu, Vert-Ianet, c'est raison,
 Bien tost s'en va vostre saison,

Vostre esprit vers Dieu peu rira,
 Et vostre corps cy pourrira.
 La belle est meschante au bordeau,
 Le bel homme estraint d'un cordeau,
 Ou mourir d'un coup de trenchant,
 Voilà comment meurt un meschant :
 Bel homme, ie ne me dy pas,
 Mais meschant, congneu mon trespas.

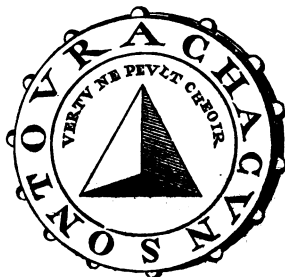
Ce disant, il fut espié,
 Et secous hors d'une reusée,
 Et Dieu sçait comme il fut escous,
 Le Vert-Ianet, fut bien escous,
 Dieu vueille en luy prendre amitié.
 Il allongea bien de moytié,
 L'ay menty, d'un pied et demy,
 Patechaut luy fut bon amy:
 De tels amys ie n'ay que faire.
 Messieurs, pour l'escript parfaire,
 Prenez exemple à Vert-Ianet,
 Gardez tousiours vostre cas net,
 Si que de vous tel mal ne sorte.

Dieu mette aux saints ciels ceste poire,
Si fera il comme i'espere,
Toute parée et préparée,
Dieu ait son ame séparée,
Et à tous aultres separez.

Et qui n'aura les traicts passez
De dure mort ains qu'il des-vie,
Luy donne bonne et longue vie :
Au lecteur et à l'escoutant
En face par sa grace autant.

AMEN.

LE COMPTE
DV ROSSIGNOL.



A LYON,
PAR JEAN DE TOURNES.

M. D. XLVII.

AV LECTEUR.

L'Amour que chacun te propose,
Dont tant d'escritz sont embellis,
Proprement ressemble à la rose,
Car trop poignants sont ses delitz :
Mais l'Amour duquel cy tu lis,
Qui en coeur chaste s'enracine,
Ressemble au blanc et tresbeau lis
Qui croist sans chardon ny espine.



LE COMPTE
DV ROSSIGNOL.



vis qu'ainsi est, que j'ay l'intention
De mettre en vers ceste narration
De deux amans dont la vie amoureuse
Eut vne fin honneste et vertueuse :
A toy, Amour trespudique et sincere,
Que tout coeur chaste ayme, adore et reuere,
Veux adresser mon inuocation,
Pour mener l'oeuvre à sa perfection ;
Car icy n'est autre chose depainte
Qu'un vray subiect d'une amytié tressainte,

Object visible à chacun d'ainsi viure,
Et telz guidons d'honesteté ensuyure,
Mettant à l'oeil des dames l'exemplaire
De deslaisser Venus pour te complaire.

Donques Amour tout plein de doux attraict,
Portant le feu et le gracieux traict,
Donne faueur à ceste mienne histoire
Pour en laisser aux successeurs memoire.

Long temps n'y ha qu'en la ville plus grande
Sur qui le Roy de la France commande,
Fut vne bonne et belle camoyse,
Noble de sang et de vertueux zelle,
Belle de corps, de hault port et maintien,
De doux accueil et bening entretien,
D'un beau parler, d'une grande sagesse,
Le tout tesmoing de sa vraye noblesse.

Elle qui tant d'honneur et bien scauoit
La court du Roy aucunesfois suyuoit,
En se trouuant aux banquets et conuis,
Aux ieux, au bal, aux propos et deuïs

Qu'on y faisoit, ou tant modestement,
En ris, en geste, et en accoustrement
Se maintenoit, qu'aux plus haultes princesses
Elle egalait ses moeurs et gentillesses.

En court aussi vn ieune homme hantoit,
Qui de maison et de hault bien estoit,
Nommé Florent, suyuant le train des armes,
Dur aux assaultz et hardy aux alarmes,
Ce qu'il auoit par exercice appris,
Dont il obtint des courtisans le preis;
Chanter scauoit, et baler et danser,
Et en tous ieux honnestes s'auancer;
Tenir propos et deuiser long temps,
Ce luy estoit singulier passetemps;
Et bien souuent s'araisunnoit à celles
Qu'on estimoit de la court les plus belles :
Ou se trouuoit la pucelle estimee
Dont i'ay parlé, Yolande nommee,
Qui d'ans completz n'auoit gueres que vingt.
D'elle Florent tant amoureux deuint
Et se trouua si soudainement sien,

Qu'en elle assit tout son heur et son bien.
Lors commença à sentir la pointure
Du traict d'Amour volant à l'auanture ;
Captif se veit, saisy par violence,
D'une beauté et grace d'excellence ;
Qui maintz assaultz et combatz luy donnerent ,
Et soubz mercy son coeur emprisonnerent.
Luy, se voyant d'un feu nouveau espris
Et d'un lien indissoluble pris,
Ne pardonna à chose qu'il peust faire
Pour à l'Amour et à soy satisfaire.

Il s'adonnoit à ioustes et combatz ,
A la musique, à mille autres esbatz ,
A fin de plaire à sa belle maistresse,
Qui detenoit son coeur en grand destresse :
Pour alleguer encores ses douleurs,
Il inuentoit meslange de couleurs,
Changeoit d'habitz bien propres et bien faitz ,
S'accompaignoit des hommes plus parfaits :
Brief il vouloit tous gentilz faitz comprendre.
Certes l'Amour, qui au coeur le pressoit ,

De iour en iour incessamment croissoit,
Comme le feu s'alume bien souuent
Dans le fourneau par la force du vent.
Et nonobstant telle ardeur vehemente
Qui ne rendoit sa volonté contente,
Il scauoit bien son fait dissimuler :
Mais deuant elle il ne le peut celer
Si longuement, qu'il ne s'en descourist
Et le secret du coeur ne luy ouurist.

Donques vn iour la trouuant à part elle,
Voulant trouuer à l'amytié nouuelle,
Grace et mercy, avec la face basse,
Luy dist ces mots en voix tremblante et casse :

l'ay veu la France et toute l'Allemaigne,
Le Portugal, l'Italie, l'Espaigne :
Mais ie n'ay point vne pucelle veue
De telle grace et de beauté pourueue,
Que vous, ma Dame, à qui ie me dedie,
Moy, mon honneur, et mon corps et ma vie,
Pour estre vostre à pouuoir commander
Par dessus moy, sans me le demander.

Oyant ces motz , la pucelle Yolande

D'un sens rassis bassement luy demande :
Comment, Monsieur, ie ne sçay dont ce vient ?
Le dites vous à vostre bon escient ?
Ie ne sçay pas dont procede l'audace
De vous gaudir de moy en ceste place :
Mais ie sçay bien qu'entre nous femmes sommes
Le passetemps d'entre vous gentilz hommes :
Et ne sçaez, quand estes en repos ,
(Sinon de nous) tenir autre propos ,
En nous donnant quelque fausse louange ,
Ce que ie trouue en mon endroit estrange :
Vous auisant que me vueillez laisser ,
Et telz propos iamais ne m'adresser ,
Vous merçant de l'offre par vous faite
A moy, qui suis de toutes l'imparfaite.
Adonc Florent sa crainte deslaissa ,
Et plus hardy à dire commença :
Amour, qui fait que mainte creature
Est transmuee en sa propre nature
Qui les couars fait deuenir hardis ,

Et les puissans il rend encouardis ,
Qui d'assaillir tous les hommes s'efforce ,
Ha prins en moy vne si grande force
Pour la beauté, qui de son lustre esclaire
Tout vostre corps et vostre face claire,
Qu'en deslaissant en oubly ma personne,
Du tout à vous (non à autre) me donne.

N'estimez point que ie sois vn mocqueur ,
Car vous pourriez lire dedans mon coeur
Vn long penser, causé d'affection,
De ioye peu, beaucoup de passion,
Vne foy forte, et ferme loyauté,
Et plus qu'Amour ayment vostre beauté.
Ma liberté de tous costés ie fuis :
Ie suis en vous, et non en moy ie suis :
Tel, que pour vous mettray l'ame et la vie
Dont vous serez iusqu'à la mort seruié :
Vous suppliant que vostre humanité
Donne pardon à ma temerité.

Certes (respond Yolande la belle),
Si vous souffrez passion tant cruelle

Que recitez, pour vn ie ne sçay quoy
Que vous voyez (ce dites vous) en moy,
Vous et non moy en estes seul coupable:
Et qu'ainsi soit, vostre arbitre est capable
De receuoir l'Amour ou refuser:
Dire autrement, ce seroit abuser
De la raison, qui doit estre la guide
Du corps humain, soubz vne estroite bride.

De me nommer belle de corps et face,
Et me louer, il vient de vostre grace:
Telle beauté en moy ie ne congnois.
Et s'ainsi est, mon Dieu ie recongnois
Le seul autheur de beauté et bonté:
Ce sont rayons de sa haulte clarté:
Me confiant qu'auuec l'ayde de luy
Me garderay de la fraude d'autrui.
Si vous perdez ainsi la liberté
Par obstinee et ferme volonté,
Vous seulement en forgez les liens:
Et d'estre serf vous cherchez les moyens;
Mais la prison, Dieu mercy, est ouuerte:

Je ne veux point de gaing pour vostre perte.
Que dy ie gaing? Si au vent l'auois mis
Le mien honneur (ce qui ne m'est permis),
L'aurois acquis perte si grande et telle,
Que l'infamie en seroit immortelle.
L'honneur perdu par quelque meschant oeuvre
A grande peine et bien tard se recoeure.

Vous estes serf, ainsi que dit m'auez;
Mais c'est à vous que vous mesme seruez,
A vous, suyuant tous voz mondains plaisirs,
Voz appetitz et sensuelz desirs.
Quant est à moy, ie domine sur eux,
Dont tous mes faitz se trouuent bienheureux.

Ma volonté ie vous ay esclarcie :
Si vous m'aymez, ie vous en remercie,
Vous suppliant (non point pour mes merites,
Ains pour me plaire, ainsi comme vous dites)
De non iamais me parler de cela.

Adonc Florent tout estonné parla,
Disant ainsi : Comment pourroit l'amant
Celer le feu qui le va enflammant

Depuis le corps iusques au fond de l'ame ?
Ne pensez point, o ma treschere dame,
Que ie sois seul coupable de ce fait :
Certes, non moy, mais Amour, ha ce fait,
Qui me tient pris, et me contraint de sorte
Qu'il fault du coeur que la parole sorte
Pour le seruir en ce cas d'ambassade,
Et reciter comment il est malade :
Malade, helas ! voire malade et mort ;
Mort qui ne sent sinon que le remort,
Et souuenir de beauté qui le poingt :
De sentiment en luy autre n'ha point.

Vostre beauté est vn soleil luisant,
Plaisant aux yeux, à l'arbitre nuisant ;
Car à vous voir ie vous loue et vous prise,
Et ce pendant ma volonté est prise :
Et quand ie veux telle amour oublier,
Vostre beauté la fait multiplier.

Ma fermeté est enuers vous si stable
En nourrissant l'amour insupportable,
Que Zephirus, le vent doux et leger,

Auroit plus tost les Alpes fait rengier
En terre pleine ou obscure vallee,
Que ceste amour de moy s'en fustallee.

Plus tost la mort donne fin à ma vie,
Que de tromper les dames l'aye enuie.
Tous ceux qui ont ainsi deceu les femmes
Pour leur loyer sont demeurez infames.

Quant est à moy, mon coeur s'est auoué
De vous, sans plus, à qui il s'est voué,
Non point voué seulement, mais offert,
Dont maint tourment angoisseux ha souffert,
Ne vous osant declairer sa tristesse.
Mais maintenant, ma tresbelle maistresse,
Enuers laquelle ay osé entreprendre
Tous mes plaintifz et larmes faire entendre,
Je vous supply, de me faire cest heur
D'estre de vous le petit seruiteur,
Pour vous servir de coeur et de puissance,
En attendant finale iouyssance
De mes desirs, qui iamais n'estaindront
Tant que tous vifz mes membres s'estendront.

Lors Yolande à demy rigoureuse
Sentoit en soy la pitié amoureuse,
Qui combattoit pour entrer iusqu'au lieu
Ou se vouloit loger ce petit Dieu :
Mais chasteté qui ne fut onc oultrée,
Puis crainte et honte en deffendoyent l'entree
Si viuement, que l'Amour n'y entra.
La ieune dame adonques remonstra
Au gentilhomme en quel cas d'infamie
Elle cherroit, pour estre ainsi s'ameye :
Et quand ce point elle consentiroit,
Que trop grand playe à son honneur feroit :
Luy deffendant mesmement d'y penser,
S'il ne vouloit grieuement l'offenser :
Et que si plus il en faisoit poursuite,
Les siens parens, dont elle auoit grand suite,
Tous gens d'honneur et de noblesse haulte,
Le puniroient d'une si lourde faulte;
Car son honneur (ainsi qu'elle disoit)
Entre les mains de ses parens gisoit.
Sur ce propos, la dame, à qui trop grieue

Tel entretien, de sa place se lieue,
Et laisse là du tout abandonné
Florent confuz, pensif et estonné :
Lequel estant reuenu en soy mesme,
Par l'aguillon de ceste amour extresme,
Plus que deuant fut sa pensee attainte,
Et de son coeur ietta mainte complainte.
En fin conclud l'entreprinse poursuyure
Iusques au bout, et ses desirs ensuyure :
Disant en soy, la tour bien assiegee,
Peult estre en fin prinse et endommagée :
Et n'est rempart ny bouleuart tant fort
Qui longuement peust porter vn effort,
Quand l'assiegeur à l'encontre s'obstine.
Mesmement l'eau avec le temps ruine
Le dur caillou en tombant goutte à goutte.
Je mettray donc ma force et vertu toute
Pour la changer, et vaincre son propos.

Ainsi Florent, sans prendre aucun repos,
Ragoit en soy, faisant mille discours,
Pour à son mal trouuer quelque secours.

Aucunesfois en defiance estoit :
A l'autrefois iouir se promettoit.
D'un seul penser auoit ioye et douleur,
Qui luy causoit changement de couleur.
S'il la voyoit deuenoit tout transi;
Et s'il oyoit nommer son nom aussi,
Il rougissoit, et comme transporté,
Estoit ioyeux, et puis desconforté.
Raison souuent taschoit à le distraire;
Mais son amour batailleoit au contraire.
Mort se souhaite; et en si griefz ennuiz
Se consumoit, et les iours et les nuitz,
En se sentant dedans le cœur blessé
D'auoir esté de sa dame laissé.

O fol Amour, tu ressembles Circes
Qui transmua les soudars d'Ulixes
En ordz pourceaux et especes de bestes :
Car tu induis à vices deshonnestes
Tes poursuyuans, tant que tu les transmue
Au sensitif de chasque beste mue.

Ainsi Florent, à demy hors de soy,

A Cupido rendit hommage et foy,
Tirant au but de iouyr de la belle
Dont il auoit response si rebelle :
Et nonobstant qu'elle luy eust monstré
Signe de dueil, et tresbien remonstré
Le grand danger et peril hazardeux
Où ilz cherroyent par ceste amour tous deux,
Il ne cessa en parole et en geste
De plus en plus le rendre manifeste,
En la pressant de regardz et de signes
D'un homme sage et raisonnable indignes.

Elle voyant le train qu'il maintenoit
Pour l'amour d'elle, et qu'il l'importunoit
Trop ardemment, voulut en patience
Encore vn coup luy prester audience,
Non pour lier sa propre volonté,
Mais pour donner au malade santé.
Doncques vn iour tout de son gré permit
Que le ieune homme à raisonner se mist
Auecques elle, en faisant sa demande
Plus que deuant importune, et plus grande.

O plust à Dieu que toutes filles feissent
Comme Yolande, et qu'elles ne se meissent
Facilement à escouter les dictz
Des ieunes folz amoureux estourdiz :
Sinon à fin de donner guerison
A l'abreuué d'une telle poison.
Et pour le mieux à toutes ie conseille
Qu'à telz causeurs ne prestant point l'oreille :
Car il est bien malaisé d'approcher
Du feu ardañt, sans sentir en sa chair
Quelque chaleur : et qui ne s'en recule,
En s'embrasant à la fin il se brusle.

Or ceste-cy toutesfois, comme sage,
Se garda bien d'estre prinse au passage :
Car quand l'amant luy eut fait sa priere,
Le reietta par telz propos arriere.

Florent (dit elle), il appert clairement
Que vous n'avez esgard aucunement
A mon honneur, qui le voulez blesser.
Pensez vous bien que ie vueille abaisser
Ce hault vouloir, et que ie laisse prendre

Ce que iamais homme ne me peult rendre?
Asseurez vous que parler, ny promesse,
Bague, ioyau, ny quelconque richesse,
Ne fera point ma chasteté branler.
Et qui plus est, puis qu'il en fault parler,
N'auons nous pas en la loy deffendu
Du Seigneur Dieu tel amour pretendu?
Et que celluy, ou celle, qui fera
Peché charnel, de Dieu puny sera?
Ie vous pry donc, et si vous admonnestez
Changer l'amour en amitié honneste,
Afin que Dieu, exerçant sa iustice,
En sa fureur vous et moy ne punisse.

Lors tout transy replica l'amoureux :
Or suis ie bien de tous le malheureux,
Puis que beauté, grande force et ieunesse,
Parenté noble, autorité, richesse,
Le beau parler, la passion aussi,
N'ont sceu trouuer vers ma dame mercy.

Tous les oyseaux, tant priués que sauages,
Poissons hantans les fons et les riuages,

.

Bestes des champs, sans danger se frequentent ,
Et par amour l'un avec l'autre hantent :
Et nous, ayans franchise et volonté,
N'osons iouyr de nostre liberté.

Or bien (dit il) ie n'ay donc plus d'enuie
D'auoir iamais plaisir en ceste vie :
Viure me fault longuement en langueur
Par impitié et cruelle rigueur,
Iusques à tant, que la mort ayt tant fait,
Que mon corps soit roide, pasle et deffait :
Et neantmoins combien que cruauté
Soit repugnante à ma grand' loyauté,
Ie demourray en propos immuable
De vous aymer et de me rendre aymable,
Si constamment, que plus tost nageroyent
Poissons sur terre, et bestes mangeroyent
Au fons de l'eau, que mon desir attaint
D'un feu si chaud soit à iamais estaint.

Quand Yolande aperceut l'assurance
Enracinee en la perseuerance
De tel amour, pour de luy se deffaire,

Elle luy va telle requeste faire.
Puis qu'ainsi est que l'Amour et la foy
Vous ont donné et asseruy à moy,
La passion qui vostre coeur afflige,
Vostre me fait, et enuers vous m'oblige :
Mais pour autant qu'il est vituperable
Pour volupté laisser vertu louable,
Et que du nom de noble est deuestu,
Qui pour plaisir delaisse la vertu :
Aussi qu'amour d'une femme bien nee
A homme ignare est tresmal assignee
(Non que pour tel ie vous vueil estimer) :
Si vous voulez faire estat de m'aymer,
Et mettre en fait ma persuasion,
Je veux qu'Amour vous soit occasion
D'avoir vertu qui l'homme deïfie,
Estudiant en la philosophie
De double nom, morale et naturelle :
Et s'il aduient que vous soyez par elle
Rendu sçauant, ainsi que ie desire,
Lors congnoistrez n'avoir esleu le pire,

Et que sçauoir, plus que lasciueté,
Aura le don de mercy merité.

Florent, qui veit l'intention honneste
Qu'auoit sa dame, et qu'elle l'admonneste
De profiter aux lettres et aux artz,
Pour paruenir aux amoureux hazards,
Ioyusement accepta la demande :
Et tout ainsi que la belle commande,
Delibera (puis qu'il failloit ainsi
Pour obtenir l'amoureuse mercy)
D'y obeir, et prendre discipline,
Estudiant en humaine doctrine.
Et pour ce faire il delaisa la court,
Print robe longue, et laissa l'habit court :
Puis s'adonna de tous pointz à l'estude
Auecques soing, et grand' sollicitude.

Les anciens poetes ont descrit
Que Minerna, deesse de l'esprit,
Aussi les soeurs Muses de bon sçauoir,
Ne peurent onc, et ne pouuoient auoir
Auec Venus quelque société.

Mais le contraire au vray ha cy esté,
Pour ce qu'Amour sur Florent dominoit,
Et nul repos l'estude luy donnoit :
Et neantmoins que difficile il semble
En cest amant se trouuerent ensemble ;
Et qui plus est, d'autant que grand estoit
L'amour en luy, l'estude s'augmentoit :
Si que pour vray Amour fut la nourrice
De son sçauoir, et maint autre exercice.

Trois ans durant aux lettres dedia
Tout son esprit, et tant estudia
En Aristote, en Ciceron, en Pline
Et en Platon la science diuine,
Que par labeur d'un esprit trauaillé,
Après auoir et nuict et iour veillé,
Il fut sçauant, ayant la renommee
D'auoir acquis science consommee,
Dont luy sembla auoir fait tel deuoir
Que le guerdon d'Amour en deust auoir.

Pour paruenir à ce désiré poinct,
Voulant trouuer son Yolande à poinct,

Reuint en court, et luy estre arriué
Choisit le temps pour parler en priué
Auecques elle, et voulut la fortune
Luy donner iour avec heure opportune;
Et lors qu'il fut venu en sa presence,
Luy dist telz motz, apres la reuerence :

 J'ay de long temps en mon cœur allumé
Vn feu caché, qui n'est point consumé,
Lequel me suis tresefforcé d'estaindre;
Mais mon arbitre à ce n'ha sceu attaindre :
Et neantmoins (veu le bien qu'il m'ha fait)
Serois marry de n'auoir satisfait
A cest amour, dedens moy demourant,
Qui d'homme lourd, les lettres ignorant,
M'ha fait sçauant par art et discipline
En naturelle et morale doctrine,
Par le moyen de vous, ma seule dame,
Que j'ayme plus beaucoup que ma propre ame,
Qui de ce faire en amour m'enchargeastes,
Et par amour aussi vous obligeastes
Qu'ayant vaqué aux lettres quelque temps,

Rendriez l'Amour et mes desirs contens.
Acquittés vous donques de la promesse,
Et pardonnés à ma grand' hardiesse,
Qui est conduite avec persenerance
Pour paruenir où tend mon esperance.

Mon doux amy, respondit Yolande,
A bien bon droit fondés vostre demande :
Et si serois dite ingrate de tous,
Si ie n'estois gracieuse enuers vous.
Mais ie vous prie, autant que ie puis faire,
De me vouloir en vn point satisfaire
(Car femmes sont de sçauoir curieuses) :
Puis qu'ainsi est qu'aux estudes fameuses
Auez esté pour sciences apprendre,
Ne vous soit grief me donner à entendre,
Que c'est que fait, quand de couple charnelle
Le rossignol depart de sa femelle;
Et si cela de vous ie puis sçauoir,
Tous voz desirs de moy pourrez auoir.

Le ieune amant tomba en grand pensee,
Voyant l'amour n'estre recompensee

Que par ce poinct, et l'heure estant tardive,
La question difficile et hastive
Le feirent taire et demourer pensif,
Comme frustré de son plaisir lascif :
Et sur le champ d'auec elle se part,
Bien ententif de sçauoir quelle part,
En quel autheur sçauroit ceste raison :
Dont s'en alla ainsi en sa maison,
Triste et dolent, visiter chacun liure,
Pour y respondre, ou ne vouloir plus viure.
Et ne trouuant (tant sceut les visiter)
Chose qui peust ses espritz contenter,
Se proposoit vne mort volontaire :
Considerant comme l'auoit fait taire
Vne pucelle, et l'auoit surmonté,
Luy qui estoit tant experimenté.

En ce penser, du tout desesperé
De paruenir au poinct tant désiré,
Errant s'en va, comme la nef portant
Vn pesant faix, dessus la mer flottant,
Qui ne sçait point sa fortune future :

Si reneontra au chemin, d'aenture,
Vne vieillotte, au visage ridé,
Qui plus sçauoit que Florent n'eust cuydé.

Elle voyant la contenance triste
Du ieune amant qu'elle auoit veu tant miste,
Luy demanda s'il souffroit quelque perte
Dont il monstrast tristesse si aperte :
S'il auoit eu aucune aduersité
En sa richesse ou en sa parenté.
Non, respond il. Doncques quelle tristesse,
Dit elle alors, trouble tant ta ieunesse?
Ie te supply ne m'en celer la cause.
O malheureux (dist il), hélas! ie n'ause
Le reueler : car aussi bien seroit ce
Parler en vain et croistre mon angoisse :
Que plust à Dieu n'auoir onc esté né.

La vieille oyant tel propos destourné
De la raison, fut de pitié attainte,
Et tant pressa Florent, que de sa plainte
La cause sceut, et comment la pucelle
Luy auoit fait demande si nouuelle.

O que ie suis venue bien à point
(Dist elle adonc); ne te contriste point :
Tu ne perdras par icelle ignorance
Le don auquel as eu tant d'esperance.
Entens, mon filz, que la coustume est telle
Du rossignol, que iamais à femelle
Ne se conioint que sus vn rameau verd
Aupres duquel à plein et descouuert
Sera vn sec, et quand l'oyseau petit
Ha consommé son charnel appetit,
Le rameau sec incontinent il cherche,
Dessus lequel fait vn vol, et s'y perche,
Où il agence et polit son plumage,
Chante enrroué et change son ramage,
Puis court à l'eau pour se lauer bien net.
I'ay retenu dedens le cabinet
De mon esprit, depuis mon ieune temps,
Ce beau secret, et autres que i'entends,
Que i'ay apprins d'un philosophe sage
Que ie seruois quand i'estois en bas aage.
Sois asseuré que ce que ie t'ay dit

Satisferoit, voire sans contredit,
Non seulement à ta dame et amye,
Mais à la grande et noble Academie
Des gens sçauans. Or t'en va donc en paix.

Alors Florent, deschargé d'un grand fais,
Remercia la vieille sans attendre ;
Et sur ce poinct fait à sa dame entendre
Qu'il estoit prest dessus sa question
De luy donner la diffinition.

Le iour esleu, aussi l'heure assignee,
S'en vint l'amant, la fresche matinee,
En un iardin paré d'arbres et entes,
D'herbes et fleurs tresodoriferentes,
Qui decoroyent par l'oeuvre de nature
Tout le parterre enrichy de verdure.
Là les amans ensemble se trouuerent,
Mille bons iours et salutz se donnerent,
Avec regardz, les vns simples et bas,
Les autres pleins des amoureux combats :
Et quand les coeurs et les affections
Eurent monstré diuerses passions

Qui combattoient, les vns pour abuser,
Les autres non, mais pour y refuser,
Le ieune amant, qui du profond souspire,
Va commencer à voix basse luy dire :

Belle aux doux yeux, le temps est accompli
Qui me doit rendre assouuy et remply
De mes desirs, et combien que subtile
Fust ta requeste et à moy difficile,
Amour pourtant m'ha tant poingt et pressé,
Mesme en l'esprit, qu'onques ie n'ay cessé
De trauailler pour mettre à la lumiere
La question, et voicy la maniere.

Lors recita la response inuentee,
Ne plus ne moins que la vieille esdentee
Luy auoit dit, faisant conclusion
Qu'ayant trouué ceste solution,
Il deuoit estre en possession mis
Des biens d'Amour, comme elle auoit promis.

Voyant adonc Yolande l'affaire
Venue au poinct que plus n'y sçait que faire,
Loue Florent, loue sa diligence,

Ayant trouué si prompte intelligence.
Et neantmoins qu'elle se voye preste
D'estre surprise : ainsi, comme la beste
Des chiens suyuie et iusqu'aux flans atteinte,
Cherche sa ruse, et veult vser de feinte
Pour eschapper et allonger sa vie :
Ainsi la dame en amour poursuyvie,
D'un esprit prompt et de prudence aussi
Soudain s'arma, si luy va dire ainsi :

Mon cher amy, ie ne scaurois assez
Tous vos labeurs rendre recompensez :
Et ne vous puis loyer plus grand donner
Que cestny cy, que ie veux ordonner
Pour le repos de vos affections :
Lequel s'il est (hors toutes passions)
Bien digéré, l'ennuy vous osterá
Que vous portez, et si surmontera
Les chauds desirs qui vous pressent si fort,
L'acte faisant d'homme prudent et fort.

Amy, tous ceux qui se ioignent à femmes,
En charnel acte et par amours infames,

Sont tout ainsi que rossignols plaisans
Sur rameau verd qui se vont deduisans
En leur luxure et amour sensuelle :
Puis, quand prend fin la volupté charnelle,
Tombent soudain dessus le rameau sec,
Laissans l'amour et le plaisir avec.
Ce rameau sec pour sa signifiante
Note d'honneur et d'amour l'oubliance :
Où tombent ceux qui (pleins de leurs plaisirs)
Ont accomply tous leurs vilains desirs.

Je te supply de conaiderer comme
Pour mon amour tu es deuenu homme,
Homme prudent, loué et estimé :
Et ce pendant qu'ainsi tu as aymé
Et aymeras d'amour saint et pudique,
Tu as esté au viure politique
Perseuerant, et seras dauantage,
Pour la hauteur du vertueux courage,
Nourry d'amour, qui fait qu'à fin soyent mises
Les faitz d'honneur et grandes entreprises.
Par cest amour feras oeuvres louables,

Dignes tousiours d'estre recommandables :
Mais si l'amour et la volupté tienne
(Ce que ie prie à Dieu que point n'auienne)
S'estoit saoulée au plaisir de la chair,
Il ne faudroit desormais plus chercher
En toy le bien que l'Amour y ha mis,
Et deuiendrois lasche, vain et remis.

Doncques, amy, craignant de t'aueoir
Vn si grand mal, il te doit souuenir
Du rossignol, du rameau verd, et puis
Du rameau sec, où il se met depuis :
Cela rendra ta personne contente.

Vy donc, amy, en amoureuse attente :
Et pour plaisir si soudain abattu,
Ne pers l'honneur et l'acquise vertu,
Qui te rendra cent fois plus glorieux
Et plus content que l'amour furieux
Dont ne despend que triste fascherie,
Et puis en fin la honte et moquerie.

Quand Yoland la belle se fut teue,
Florent deuint ainsi qu'une statue,

Tout immobile, et pensa longuement
A ce qu'il ha ouy diligemment.
Puis tout ainsi qu'un homme qui traueille,
Par un vain songe et du dormir s'esueille,
Il commença premier à se mouvoir,
Et l'amour fol, lequel souloit auoir,
S'esuanouit comme un songe menteur :
Puis l'amour saint de tant de biens autheur
Entra chez luy, avecques fermeté
De non iamais tenter la chasteté
De telle dame, à laquelle il voua
Le chaste amour; et elle l'auoua.

Ainsi l'amour lascif et sensuel
En un instant devint spirituel,
Ferme trop plus qu'oncques n'auoit esté,
Tant que raison vainquit la volupté.

PLUS QUE MOINS.

**LA SURPRISE
ET FVSTIGATION
D'ANGOVLEVENT.**

Poëme Heroïque

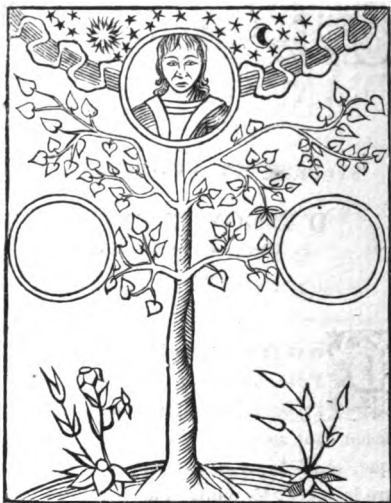
ADRESSÉ AV COMTE DE PERMISSION

Par l'Archipoëte des Pois Piles.

A PARIS.

M. DC. III.

Avec permission.



**Tel arbre on doit bien estimer
Qui touche au cercle de la lune ,
Car vous voyez sans peine aucune
Qu'il produit les fous sans semer.**



La

SVRPRISE ET FVSTIGATION

D'ANGOVLEVENT.

—

DIVIN Bacchus, de ta fureur saisi,
F'oze chanter vn prince cramoisi;
Prince superbe, alors que la fortune
L'eleuoit haut au cercle de la lune,
Et que, suiuy de ses ioyeux suppos,
Entre les plats, les pintes et les pös,
Bourru d'esprit il contoit les merueilles
De ses hauts faits, decoiffant les bouteilles.
Infortuné qui ne preuoyoit pas
De quel malheur estoyent suyuis ses pas,

Que des destins les faueurs sont volages,
 Et que les fous ne sont pas tousiours sages.
 L'ouurage est grand , mais rien n'est malaisé
 Quand de ton feu l'esprit est embrasé :
 Ayde moy donc, renforce ma memoire,
 Qu'aux Pois Pilez i'emporte la victoire :
 Voyla le but de mon ambition.
 D'Angouleuent chantant la passion,
 Qui forcené des ardeurs de nature
 Courtut luy mesme à sa male aduantage,
 Estant poussé par sa fragilité
 Aux doux attraits d'une tendre beauté,
 Quand par desastre une laide bossue
 Sous beau-sembiant luy dresse maigre issue.

Cet auorton , semence d'escargot,
 Trouue en chemin ce magnifique sot,
 Et doucement par sa cape l'arreste,
 Puis d'un clin d'oeil, d'un branlement de teste,
 Luy faict le signe, en luy disant tout bas :
 Venez, Monsieur, le maistre n'y est pas,
 Et ma maistresse est seule retiree

Qui vous attend pronte et deliberee;
 Partez sans plus, de l'argent à foison
 On guarira vostre demangeaison.

Or, sur ce point, la gloze nous remarque
 Que la grandeur de ce braue monarque
 Est de donner tout ce qu'il peut auoir
 Si quelque femme est pronte à son vouloir,
 Et ce vouloir est qu'en bizarre sorte
 Il soit fouëtté tant que le sang en sorte,
 Tout en cadence et d'un bras reposé :
 De telle humeur ce prince est composé.
 Ainsi faisant sa faueur il octroye,
 Et bien qu'il soit fort humble de monnoye,
 Si donne-t-il ce qu'il peut amasser,
 Passionné de se faire fesser,
 Voire, il promet plus qu'il ne sçauroit faire :
 C'est à quoy tend le noeud de cet affaire.
 Son excellence est de pouuoir choisir
 Vn coeur constant, qui n'ait autre desir
 Qu'à bassiner d'âmoureuse maniere
 Comme a bien faict ceste bonne barbiere :

Mais il faudroit qu'il touchast le teton,
Et qu'elle prinst à plein poing son mouton.

De ces faueurs ce prince est idolastre,
Quand il rencontre vne cuisse folastre
Dont la vertu ne suit point le guidon
Des bons soldats du gentil Cupidon,
Sobre du cul, difficile à la couche,
Et qui ne veut que personne la touche,
Tout son desir en elle est arrêté.

Or, pour le ieu qui luy fut appresté,
Vous en sçaurez la plantureuse histoire
De point en point : mais premier il faut boire.

Ce docte prince en humeurs triomphant
Est vn magot, sous le masque d'enfant,
Qui tout son corps et son esprit adonne
Pour engeoller quelque nice personne.
Mais en ce fait il fut vn apprenty,
Et ne sceut point son *Caue signati*,
Car la bossue et la belle barbiere
Au goguelu firent passer carriere.
Or il souloit, pour se faire estriller,

Au parauant que se deshabiller,
 Voir tout par tout, redoutant la surprise :
 Mais la maistresse en ce ieu bien aprise,
 Estant encore en coiffure de nuit,
 Monstre vn desir de l'amoureux deduit,
 A luy s'adresse, à qui la chair fretille :
 Venez, galand, ça que ie vous estrille;
 Vous mentez donc, est-ce la ce velours?
 Ça ce balet, qu'il ait sur ses atours.
 Il luy respond d'une basse parole :
 Ferez vous bien la maistresse d'escole?
 Ie suis mauuais, j'ay failli meschamment;
 Si j'ay menty, corrigez hardiment;
 Et tout gaillard, esperant chere entiere,
 Pront, obeit aux mots de la barbiere.
 Mais il n'ent pas si tost les chausses bas,
 Ah! mes amis, oyez le piteux cas;
 La sentinelle en amours bien experte
 A coniuré de ce prince la perte;
 S'estant posee en lieu trop descouuert,
 Elle a faict prendre Angouleuent sans vert :

Et, pour mieux faire encore la pipee,
 Feint d'emporter le manteau et l'espee;
 Il s'en courrousse, et la barbiere expres
 En se faschant soudain courut apres,
 Luy chausses bas, que la fureur transporte,
 Les poursuiroit iusqu'au pas de la porte,
 Où rencontrant vn momon gracieux
 De gens masquez qui faisoient les doux yeux,
 Et le mary, qui vient en taille douce,
 De gros osiers donne mainte secouce
 Dessus les bras, sur le cul, sur le dos,
 L'initiant comme prince des sots.
 Vous eussiez dit, en les voyant combattre,
 Des mareschaulx, qui se plaisent à battre
 L'un apres l'autre en cadence suiuant,
 Et que l'enclume estoit Angouleuent.
 Il crie, il bruit, d'eschaper il se paine;
 Mais c'est en vain, ils reprennent haleine,
 Et de plus beau, fustigant rudement,
 Font de son corps des chausses d'Allemant :
 Et le barbier qui voit besongne faite,

Droit sur la rue aux fenestres se iette,
 A haute voix s'escriant bien et beau :
 Ah! mes amis, voyez ce maquereau!
 Venez le voir, ce malheureux infame,
 Il est venu pour desbaucher ma femme!
 A ce grand bruit les voisins sont venus;
 En longue extase apres s'estre tenus,
 Ils ne pouuoient lequel des deux eslire
 Ou de pleurer ou bien s'ils deuoient rire.
 Voyant sa peau grenue en maroquin
 Du tout semblable à l'habit d'Harlequin,
 Ses yeux rouillez en face rubiconde
 Tant effarez, qu'ils faisoient peur au monde.
 Enfin l'un d'eux, qui veit son action
 Trop desplorable, en eut compassion,
 Prend son pourpoint, dessus le dos luy iette.
 Le patient ratache l'esguillette,
 Trousse bagage, et se sauue hardiment.
 Et sçauvez vous quel fut son pensement?
 Tout aussi tost, ce n'est point baliuerne,
 Il eut recours tout droit à la tauerne :

Où prenant coeur, s'estant vn peu remis,
 Il s'en va droit à l'un de ses amis,
 Qui de pitié le voyant en la sorte
 Cinq ou six iours chez luy le reconforte,
 Fait informer de tant d'extorsion
 Qui luy fut faite. Apres la passion
 Que tout au long il auoit entendue,
 Quand on luy feit la trousse pretendue,
 Assez matin sortant de Saint Medard
 Le vendredy que luy vint ce hazard :
 Vous en rirez, si ie vous dis en somme
 Sa bonne grace enuers le galand homme,
 Qui fort courtois eut soin d'Angouleme :
 Pour tout loyer il luy fendit le vent.

Ayant descript la cabale secrette
 De ce monarque, il est temps que se traicte
 Ce que deuient le cours de son procez,
 Et comme il fait reparer cet excez.
 Or, pour auoir iustice bonne et briefue,
 Droiect au baillyf de Sainte Geneuiefue
 Et l'un et l'autre ils se sont adressez :

Et par decrets viuement tranersez ,
 Tant qu'à la fin ce prince magnifique
 Qui ne sceut oncq' la forme de pratique,
 Sur vn defect, comme il n'y pensoit pas,
 Par vn huissier est mené pas à pas.

Interrogé, le iuge le relasche :
 Mais sa grandeur d'un tel affront se fasche,
 Bouffe en colere, et dit qu'il appelloit :
 Par ce moyen tout vient au Chastellet.

Le Chastellet dignement se prepare
 Pour opiner dessus vn fait si rare :
 Mesme l'on tient qu'ils deuoyent arrester
 Qu'Angouleuent se feroit defoüetter,
 Satisfaisant à ceste humeur estrange
 Qui fait par fois que tant il se demange :
 Mais le barbier, et compagnons ioyaux,
 Et la barbiere eurent lettres royaux
 Pour euoquer, dont la cour est saisie,
 Ce gros procez farcy de fantaisie,
 Qui sur le champ dos à dos les a mis :
 Et plus y perd qui plus y aura mis.

Voila comment se passa tout l'affaire
Jusqu'ou i'en sçay, pour ce ie me veux taire :
Laisant là bas ce prince reculé
Entre les sots bien immatriculé.

FIN.

MICHIGAN STATE UNIVERSITY LIBRARIES



3 1293 03065 5579